CONVENTION NATIONALE.

MOTIFS DE FAIRE DU 10 août UN JUBILÉ FRATERNEL,

Une époque solennelle de reconciliation générale entre tous les républicains, en consacrant une DÉCLARATION *des devoirs de l'homme, des principes & maximes de la* MORALE UNIVERSELLE,

(SUITE A CELLE PROPOSÉE)

PAR F. LANTHENAS,
Député à la Convention nationale.

Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le; & il se repent, pardonnez-lui. *Luc*, 17. 3.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
1793.

Pardonnerai-je à mon frère toutes les fois qu'il péchera contre moi ? le ferai-je juſqu'à ſept fois ?

Je ne vous dis pas juſqu'à ſept fois, mais juſqu'à ſeptante fois ſept fois.

JESUS, *Math.* 18. 21.

Nec verò audiendi, qui graviter iraſcendum inimicis putabunt, idque magnanimi & fortis viri eſſe cenſebunt. Nihil enim laudabilius, nihil magno & præclaro viro dignius placabilitate & clementiâ.

N'écoutons pas ceux qui ſoutiendront qu'il faut ſévir rigoureuſement contre nos ennemis, & qui croiront que c'eſt-là la marque d'un grand cœur. Il n'y a rien au contraire de plus louable, rien qui caractériſe davantage un homme véritablement grand, que la clémence & l'oubli des injures.

Ciceron, des Offices, *l.* 1, *N°*. 88.

MOTIFS DE FAIRE
Du 10 août
UN JUBILÉ FRATERNEL,

Une époque solemnelle de réconciliation générale entre tous les Républicains, en consacrant une DÉCLARATION *des devoirs de l'homme, des principes & maximes de la* MORALE UNIVERSELLE.

PARAGRAPHE PREMIER.

De la force & de la violence considérées comme moyens de révolution ou de résistance contre la loi & le gouvernement.

Il est très-peu de circonstances ; lors même qu'il s'agissoit de renverser le despotisme, il en étoit peu où il fût utile, où ce fût l'indice du véritable courage, de recourir à la force, à la violence, pour obtenir ce que l'intérêt de la liberté peut faire souhaiter. J'excepte donc naturel-

lement ces circonftances extraordinaires, femblables à celles où l'on a fa vie à défendre contre un affaffin, qui ne laiffent aucun moyen pour obtenir du temps, & dont les événemens font néceffairement décififs. Hors de ces cas infiniment rares, où évidemment nous ne pouvons plus nous trouver, fous quelque oppreffion que la loi ou le prétexte de la loi nous mette, quelque injuftice qui nous faffe gémir, la feule réfiftance permife, confeillée par la raifon, la feule qui puiffe fervir véritablement aux progrès de la liberté, c'eft celle de dire, de publier ce qu'on croit utile & vrai; c'eft de cenfurer, de la manière la plus explicite, tout acte, tout procédé qui nous paroît contraire aux véritables intérêts de l'humanité ou de la patrie; c'eft enfin de pourfuivre ou d'aider à pourfuivre, par tous les moyens légaux, avec une conftante intrépidité, ceux qui, dans le fond de notre confcience, & felon les lumières de notre raifon, nous paroiffent coupables & violateurs des lois.

Tout individu a deux moyens de réfifter, de s'oppofer à ce que fon jugement, fa raifon & fa confcience le portent à défapprouver; favoir, *l'action* & *la parole*. Mais, en toute occafion, aura-t-il recours à la première? Il eft abfurde de le fuppofer. Le but que fe propofe tout homme vertueux, c'eft le bien général. Mais comment pourroit-il paroître travailler pour le bien général, fi, à chaque inftant, il dépenfoit fa force active, il expofoit fa vie pour la moindre chofe?

Il fe réferve au contraire pour les grandes occafions,

Alors, sans égards pour le succès, que les petits esprits seuls considèrent, quand il s'agit d'un objet majeur, il s'embarque généreusement dans la défense d'une cause où il n'a même d'espérance que celle de périr : il devient le MARTYR DE LA VÉRITÉ ; il pense que son exemple frappera les esprits de ses concitoyens, animera leur courage & les réveillera de leur léthargie.

Cependant, la question du *martyre* est plus difficile à résoudre qu'on ne croiroit. Il vaut mieux convaincre les hommes par le raisonnement, que de les séduire par une action d'éclat. Puis-je prévoir les occasions qui s'offriront à moi d'être utile ? & m'est-il alors permis de trancher volontairement le cours de mes services ? Il ne seroit pas difficile de démontrer qu'en général une conduite persévérante & soutenue dans la défense de la vérité, lui est beaucoup plus avantageuse qu'une action brillante & passagère. La question ainsi éclaircie, tout homme véritablement sage & éclairé doit, dans quelque circonstance que ce soit, résister à l'idée de faire un sacrifice volontaire de sa vie. Mais quand le martyre devient toutefois un devoir indispensable, quand on ne peut l'éviter que par l'abandon le plus sensible des principes & la désertion la plus palpable de la vérité, alors l'homme de bien s'y dévoue avec un calme parfait : il souffre tout : mais il écarte de lui toute obstination d'amour propre, toute vanité de parti ; il s'élève au dessus de tous les intérêts, comme au dessus de toutes les craintes & de toutes les foiblesses de l'humanité.

Jusques-là il n'avoit évité la mort par aucune foibleſſe de ſentiment perſonnel; & quand le moment eſt venu de la ſouffrir, il ſait que c'eſt à l'intrépidité qui l'accompagne qu'eſt due la gloire qu'un dévouement héroïque a toujours obtenue dans l'opinion du genre humain; il ſent que rien n'eſt plus eſſentiel à la véritable vertu qu'une indifférence abſolue ſur tout événement, ſur tout avantage perſonnel.

Sans doute on conviendra qu'une foule d'objections s'élèvent contre l'emploi de la force, quand ſon ſuccès eſt incertain ou ſans eſpérance. On ne peut le tenter & n'expoſer que ſa propre vie. Une entrepriſe téméraire ne peut manquer de compromettre celle d'un grand nombre d'amis & d'ennemis. Les contemporains la regardent, l'hiſtoire la préſente uniquement comme l'effet de la fermentation déréglée des paſſions, & elle eſt un ſignal plus propre à épouvanter, à diſſoudre ceux qui combattent enſemble pour la juſtice & la raiſon, qu'à les animer & les réunir. Ce n'eſt ni à la frénéſie, ni à l'enthouſiaſme, mais aux efforts calmes, ſages & délibérés de la raiſon, que la VÉRITÉ doit devoir ſes progrès, que ſes vrais amis doivent devoir leurs triomphes.

Mais, ſuppoſât-on même conſidérable l'apparence du ſuccès, eût-on raiſon de croire que la violence pourroit accomplir en peu de temps ce que l'on deſire, alors même il eſt permis d'héſiter. La force parut, dans tous les temps & à tous les hommes, une arme odieuſe. Si l'on

doit regretter, pour cela, son usage dans les mains du gouvernement le plus juste & le plus libre, change-t-elle de nature pour être maniée par une poignée de patriotes ou d'hommes soi-disant tels, afin d'exercer leurs violences au nom de la liberté qui les réprouve & les condamne? La cause qu'on prétend défendre est-elle celle de la *vérité?* Eh bien! il n'y a pas de doute que le raisonnement, si l'on y met *un zèle assez pur & une constance assez courageuse*, ne puisse arriver à la même fin, par un moyen plus doux, plus convenable, plus efficace, plus certain & moins périlleux pour elle. Car les hommes même qui courent aux armes, d'abord sincérement pour la défendre, ne la font bientôt servir eux-mêmes, que de prétexte à leurs vengeances, à leurs fureurs, à l'assouvissement des passions les plus effrénées.

En un mot, comme dans le gouvernement, quel qu'il soit, le mieux assis, on ne doit en général employer la force que dans les cas où tout autre moyen est inefficace, il ne faut de même la mettre en usage que dans la nécessité la plus imminente, quand il s'agit de produire une révolution ou de résister aux lois établies.

L'histoire de Charles Ier. offre un exemple instructif dans ces deux cas. Le premier dessein de ses adversaires fut de réduire à des bornes étroites l'étendue de son pouvoir. Après beaucoup d'années & d'efforts, cet objet se trouva rempli sous le parlement de 1640, sans commotions, sans

effusion de sang, excepté seulement celui de Strafford. Mais on conçut après le dessein de renverser la monarchie d'Angleterre & la hiérarchie de ses pouvoirs, contre le sentiment d'un grand nombre, &, dans le dernier point, probablement contre la majorité. En accordant que ces deux objets étoient excellens à emporter, plus on y mettoit de prix, & *moins il falloit exposer leur décision au sort d'une guerre civile.* Personne, je pense, ne contredira ce sentiment sur ce fait passé, éloigné de nous, & dont on connoît & apprécie aujourd'hui parfaitement tous les résultats.

§. I I.

La persuasion est le véritable moyen d'effectuer comme de compléter les révolutions, ou d'obtenir les redressemens que l'on croit justes, & non la violence & les passions.

IL n'est pas de question plus importante & qu'il soit plus facile de résoudre que celle d'examiner le moyen le plus convenable pour effectuer & compléter les révolutions. Le philosophe, l'ami de l'homme, le défenseur de l'humanité, ne prépare, il ne desire voir, il ne conduit que celles qui résultent d'un changement d'opinions dans tous les membres de l'état; car ce sont les seules qui puissent être véritablement faites au profit de la VÉRITÉ. Il ne veut, il ne cherche que son triomphe : il a en horreur de favoriser les projets, les vues de quelque ambitieux que ce soit.

Le moyen capable de changer les opinions des hommes, c'eſt la diſcuſſion, la perſuaſion : les débats libres & illimités de toutes les queſtions aſſurent le mieux le triomphe de la liberté comme celui de la vérité ; l'une & l'autre alors ſortiront toujours victorieuſes de ce champ de bataille. Si nous voulons donc perfectionner les inſtitutions ſociales du genre humain, nous n'avons d'autre moyen que d'écrire, de diſcuter, de converſer, de convaincre, de perſuader. Dans cette carrière ouverte aux perſonnes vertueuſes, aux gens de bien, aux eſprits & aux cœurs *de bonne volonté*, il n'y a ni limites ni pauſes. Toute méthode doit être eſſayée, toute idée doit être accueillie ; quand on croit en avoir de bonnes, on doit les propoſer, bien moins préciſément pour être écouté, pour perſuader & faire adopter ſes propres opinions, que pour écarter toute contrainte de la penſée & ouvrir à tout le monde le temple de la ſcience, le champ fécond de l'obſervation, la recherche du bien & celle du vrai.

Les hommes ſages & éclairés tiendront toujours pour ſuſpect ce genre de moyens qui, dans toute queſtion, peuvent être employés avec une égale apparence de ſuccès par les partis contraires. Cette conſidération ſeule auroit dû faire généralement regarder avec averſion toutes les meſures de révolution, puiſées dans la violence ou qui doivent évidemment y aboutir. La violence convient plus au plan d'un aventurier politique, qui cherche à profiter des cir-

conſtances, qu'à celui qui défend uniquement la cauſe de la ſimple juſtice. Le piſtolet & le poignard peuvent tout auſſi-bien ſervir le vice que la vertu : proſcrire donc la violence & exciter l'examen & l'impartialité par tous les moyens poſſibles, c'eſt le plus ſûr & le plus efficace, pour obtenir la fin la plus conforme au vœu de la raiſon & de la vérité.

Quand nous recourons aux armes, quand nous deſcendons dans le champ de bataille, nous abandonnons néceſſairement le terrein avantageux & dominant de la vérité ; & nous livrons la déciſion de toutes les queſtions qui l'intéreſſent, à l'incertitude, au caprice, à la fureur, à l'eſprit des factions & des partis. La phalange de la raiſon eſt impénétrable ; elle avance d'un pas ferme & délibéré ; rien n'est capable de lui réſiſter. Mais quand nous laiſſons là les argumens, & que nous prenons le glaive, le cas eſt bien différent. Au milieu de la pompe barbare de la guerre & du bruit épouvantable des diſſenſions civiles, qui peut dire ſi l'événement ſera heureux pour le parti le plus juſte & le plus ſincère ? Qui peut dire quels changemens le mouvement des armes, le ſort des batailles, des triomphes ou des défaites, peuvent opérer dans les opinions, dans les ſentimens droits, les mieux aſſis, d'abord les plus déterminés ? Sous le deſpotiſme il peut naître çà & là des vertus ſolitaires ; mais au milieu des complots, des conſpirations, on voit s'éteindre toute vérité, toute confiance, tout amour, toute humanité !

On doit donc bien distinguer entre instruire le peuple et l'enflammer. Bien loin, comme le pratiquent & comme pensent, sans doute, le devoir quelques-uns; bien loin d'animer ses passions & d'exciter ses préjugés, il faut tout faire pour éteindre l'indignation, étouffer le ressentiment, calmer les fureurs: ce qu'il faut desirer, ce qui est nécessaire, ce sont des pensées sages, un discernement clair, une discussion continuelle & courageuse; c'est là ce qu'on doit exciter, provoquer par-tout. Pourquoi la révolution d'Amérique, pourquoi celle de France à l'époque du 14 juillet, 5 & 6 octobre 1789, du mois de juin 1790 & du 10 août 1792, pourquoi ces révolutions furent-elles accomplies d'un concert unanime, de la part de tous les citoyens de toutes les classes, sans qu'il se soit élevé une voix contraire, pour ainsi dire, eu égard à la masse active, puissante & nombreuse qui les voulut, qui les détermina, qui les accomplit? Et pourquoi, au contraire, la révolution faite en Angleterre contre Charles Ier, divisa-t-elle cette nation en deux partis, & la plongea-t-elle dans les malheurs d'une guerre civile? C'est parce que celle-ci fut entreprise dans le dix-septième siècle, & que les autres ne sont venues qu'à la fin du dix-huitième; c'est parce que la philosophie avoit, avant les révolutions d'Amérique & de France, développé quelques-uns des grands principes de la vérité politique; que Sidney, Locke, Montesquieu, Rousseau, avoient, avant qu'elles n'arrivassent, convaincu les meilleurs esprits, les esprits les plus

réfléchiſſans, de tous les maux que répand ſur l'humanité l'uſurpation des gouvernemens; c'eſt enfin que ceux qui, par l'effet des ouvrages immortels de ces grands hommes, avoient acquis cette précieuſe conviction, étoient parvenus à former une majorité impoſante & décidée. Si ces révolutions étoient même venues un peu plus tard encore, il ne ſe feroit pas verſé une ſeule goutte de ſang d'un citoyen par les mains d'un autre citoyen. Ces événemens mémorables n'auroient peut-être pas même été marqués par un ſeul exemple de confiſcation, de violence.

Il eſt donc deux principes que tout homme qui deſire la régénération de ſon eſpèce doit toujours avoir préſens à l'eſprit; ſavoir, de regarder l'emploi de chaque heure, comme également eſſentiel pour découvrir & répandre la vérité, & de laiſſer patiemment les années s'écouler avant de mettre en pratique la théorie. Malgré toute la ſageſſe du philoſophe, il eſt poſſible que la multitude ne puiſſe contenir ſon impétuoſité & ne devance, avant que la raiſon, dont les progrès ſont lents, mais sûrs & paiſibles, l'ait éclairée. Mais auſſi, ne jugera-t-il pas avec ſévérité toute révolution qui anticipera de quelques années l'époque que lui auroit preſcrite la ſageſſe. Il ſurſeoira cependant, s'il le peut, à plus d'une tentative, qui, faite avant le temps, pourroit être ſans ſuccès & compromettre une cauſe ſi chère. Afin d'aſſurer davantage le triomphe de la VÉRITÉ, il temporiſera donc. Et quel aveuglement ne ſeroit-ce pas de lui en faire un crime? il prolongera le plus poſſible la

tranquillité générale, si nécessaire pour propager, par la discussion, la méditation, les livres, & par toutes sortes d'instructions, les lumières qui doivent se répandre avant que la liberté n'arrive, comme les rayons de l'aurore précèdent l'éclatant soleil d'un beau jour.

§. III.

Des passions considérées comme mobiles des actes du peuple & de ceux qui le conduisent.

Je n'ai cessé de recommander, de développer, de publier ces principes : mais j'ai prêché dans le désert : personne ne m'a entendu ; je n'ai point été appuyé. La Convention, faute des moyens que je proposois ou de semblables qu'elle devoit se hâter de prendre, est tombée dans l'abyme que creusoient depuis si long-temps ses dissentions & l'éloignement de la confection de ses travaux les plus importans.

Moins que jamais peut-être, verra-t-on aujourd'hui, voudra-t-on laisser voir au peuple le vrai remède aux maux, aux déchiremens dont la patrie est menacée. N'importe; au milieu des partis qui se choquent maintenant, je ne cesserai de méditer autant qu'il est en moi sur tout ce qui m'environne, de descendre ensuite au fond de ma conscience, et de-là, de leur crier, à tous, la vérité.

Entendez avec quel égarement, quel art, quelle bar-

barie de tous côtés, depuis plusieurs mois & publiquement (voyez sur-tout la séance du samedi 25 mai, & du jeudi suivant), l'on éliminoit chaque jour quelque chose de l'horreur du massacre, de l'assassinat, de la violation de la représentation nationale; avec quelle adresse on faisoit circuler, par la bouche même des meilleurs citoyens, le poison des calomnies, des préventions, & l'on insinuoit après réciproquement que la République ne périroit pas, quand tel parti, tel côté recevroit bien quelqu'égratignure; avec quelle impiété on se jouoit de la simplicité du peuple, on l'égaroit, on le poussoit à la férocité, en jettant le voile du patriotisme, en appelant je ne sais quelle indulgence, à la faveur du mot *révolutionnaire*, sur des hommes égarés ou pervers que dénonçoient des actes, des complots, une conduite évidemment *liberticides.*

Et voilà les suites de cette politique, de cette conduite fondée sur la violence, les *passions* & *l'esprit de parti*, dont les ennemis de la liberté peuvent tirer tant d'avantages : voilà tout ce que peuvent ces hommes qu'animent le goût ou le besoin des factions; qui excitent, par caractère ou par intérêt, les préjugés & les passions; qui les flattent, qui les regardent, qui les emploient comme mobiles des actions du peuple, comme le seul lévier de ce qu'il peut faire de grand & d'utile à la liberté; qui enfin, ne considérant jamais qu'eux-mêmes, ne cherchent que des succès passagers & personnels.

Les paſſions, diſent-ils, ont fait la révolution : elles ſont néceſſaires pour la conſommer ; les hommes ne ſont rien que par elles ou pour elles. Eſclaves de vos ſens, de vous-mêmes ; hommes vains & ambitieux qui montrez le déſir de régner, qu'entendez-vous par paſſions ? On le voit bien : vous voulez faire confondre des emportemens aveugles & féroces dont vous avez beſoin, & que vous vous réſervez bien, en vous-mêmes, de guider, avec le courage inébranlable, ferme & ſerein de la raiſon & de la vertu, qui ſeul convient à des citoyens. C'eſt ce courage, c'eſt cette énergie de l'ame, &, s'il eſt des cas qui l'exigent, c'eſt une réſiſtance *paſſive*, calme, froide & régulière, ſelon l'humanité, la raiſon & la loi, qu'il faut prêcher, & non l'emportement furieux des paſſions, l'égarement, la rebelli n aux autorités légitimes, la calomnie contre des fonctionnaires, le mécontentement envers des citoyens choiſis par le peuple lui-même ou tirés de la claſſe la moins ſuſpecte, l injure enfin, la violence, le pillage, l'aſſaſſinat & le maſſacre, contre ceux de telle opinion, de tel avis, ſuppoſés de telle couleur en patriotiſme. Si l'on veut ſincèrement mettre la multitude à l'abri des ſéductions, des ennemis du dedans, & nous rendre tous invincibles contre ceux du dehors, c'eſt contre ceux-ci ſeuls que de vrais républicains réſerveront l'audace & l'intrépidité.

Au commencement des ſociétés populaires de Lyon

& de celles de Paris, ſemblables à celles-là, comme les bons citoyens, enſuite tant exaſpérés, tant égarés, ſentoient bien l'excellence de cettre doctrine! comme, en les obſervant alors, il étoit facile de ſe convaincre que par elle on pouvoit facilement les entretenir dans la plus vigoureuſe énergie contre le deſpotiſme, dans l'attachement à tous les principes de liberté, d'égalité & de république, le plus ſûr, le plus inviolable, & en même-temps dans l'amour des lois, le deſir du maintien de l'ordre, le reſpect dû à l'humanité, la volonté & l'eſpérance de tout perfectionner, en ſe perfectionnant soi-même, en s'inſtruiſant, en changeant d'habitudes, de mœurs. Mais nulle part cette doctrine n'a été appuyée par ceux qui ont pris le caractère et l'aſcendant de meneurs; leur voix retentiſſante, je dois le dire, ne s'eſt malheureuſement plus ſouvent fait entendre que pour en écarter.

Par-tout, & dans le petit nombre d'écrits que j'ai publiés, je n'ai ceſſé au contraire de les rappeler & d'inſiſter ſur leur importance. Ou je n'ai point été compris; ou l'on n'a point voulu m'entendre; ou l'on a cru, comme quelques-uns l'ont dit, que le temps n'étoit pas venu. Mais aujourd'hui y a-t-il rien de plus palpable que la néceſſité de ſe rallier autour des grands principes de la morale, & de prêcher d'exemple, pour la rétablir, après les atteintes nombreuſes qu'on lui a portées ſous des prétextes ſpécieux qui n'en feront pas moins funeſtes, ſi l'on ne ſe hâte d'en prévenir l'effet dans l'eſprit des peuples?

Où veut-on aller, de part & d'autre, avec les exaſpérations cruelles, qu'on appele le peuple à partager ? Si, trop lâches, vous êtes incapables de vaincre vos cœurs & de fouler aux pieds vos haines, pour l'amour de la PATRIE, ſachez au moins définir, entre vous, vos querelles ; empêchez le ſang du pauvre peuple qui n'y a que faire, de couler !

Ceſſez ; ceſſez, dans votre *politique* qui fait horreur, ceſſez de flatter les préjugés & les paſſions qui ſervent vos *partis*. Entonnez les vérités morales, éternelles, que vous devez prêcher enſemble à la multitude. N'imitez pas ces vils flatteurs qui ſe proſternent, aujourd'hui, devant celle qu'ils choiſiſſent ſelon leurs préjugés ou leurs opinions, & qu'ils encenſent, chacun, ſous le nom de peuple, non pas (obſervez - les, vous en ſerez convaincus), non pas par le ſentiment juſte de la DIGNITÉ DU PEUPLE VÉRITABLE, du ſouverain, mais toujours, comme à l'*œil de bœuf*, pour ſupplanter des rivaux, par jalouſie, par timidité, par ambition, par lâcheté, par crainte.

Dites hautement à tous modérés, feuillans, ariſtocrates, exagérés ; anarchiſtes, républicains froids, royaliſtes déguiſés ; fonctionnaires négligens, citoyens impatiens, légers, injuſtes ; dites à tous, & accordez - vous ſur ce point ; dites qu'il ne reſte plus qu'une révolution à faire,

celle des préjugés, des opinions anciennes, des ſentimens hautains, des prétentions orgueilleuſes, des habitudes molles, des mœurs perverſes, des goûts groſſiers & dépravés, l'ignorance enfin & des vices. C'eſt l'égoïſme, le deſpotiſme individuel qu'il faut abattre; ce ſont ces ames ſoibles que l'exagération conduit, nos eſprits incertains que chaque événement ébranle, nos cœurs, enflés de ſottiſes, qu'il faut changer par des efforts plus grands encore que ceux qui ont renverſé le deſpotiſme : c'eſt nous-mêmes qu'il s'agit de dompter!

C'eſt vers cette révolution que doivent ſe tourner les efforts des hommes qui veulent ſincèrement la République, ſon unité, ſon indiviſibilité, & non vers des meſures qu'on appelle *avec faſte*, de part & d'autre, *vigoureuſes*, & qui ne ſont que téméraires, par leſquelles on nous a conduits au bord de l'abyme; qui donnent à l'Europe une fauſſe idée de notre ſituation; qui encouragent les deſpotes à perſiſter à nous faire la guerre, & qui, tendant à déchirer la République, détournent ſes regards des frontières & de la Vendée, où ſont ſes véritables ennemis. Laiſſons donc, ah! laiſſons, au nom de la PATRIE, de part & d'autre, ces meſures pleines de danger, & qui, quelque parti qui l'emporte, & à quelque point qu'elles aillent ou qu'elles s'arrêtent, ne préſenteront jamais à nos contemporains eux-mêmes, qui ſont prêts à juger les véritables cauſes de toutes nos diſſentions, comme à la poſtérité à qui elles ne pourront échapper, que zèle aveugle, fanatiſme,

exaſpérations

exaſpérations perſonnelles, vengeances, frénéſie, délire de l'amour-propre plus encore que de l'ambition, oubli ſurtout de nos devoirs & abandon de tous les principes qui devoient nous ſauver de nous-mêmes.

O FRANCE ! ô MA PATRIE! ſois debout, mais contre tes ennemis & non pas contre tes enfans. Citoyens, ſi nos diſſentions ébranlent dans ce moment toute la République, que vos efforts nouveaux tournent contre l'ennemi commun. C'eſt quand nous l'aurons abattu qu'il nous ſera permis de vuider nos querelles. De la morale & de l'inſtruction; voilà les ſeuls remèdes, après la conſtitution, que vous deviez apporter à l'anarchie qui vous travaille!

§. IV.

Des aſſociations populaires ou aſſociations politiques.

IL ſe préſente naturellement ici une queſtion à examiner, par rapport aux moyens d'effectuer & d'accomplir, de la manière la plus avantageuſe à la cauſe de l'humanité, les révolutions : c'eſt celle de ſavoir, s'il eſt utile de former des aſſociations politiques parmi la claſſe la plus utile & la plus nombreuſe, pour laquelle les révolutions ſont faites, mais qui ſe trouve toujours la moins inſtruite.

Il s'agit ici des aſſociations formées pour donner à l'opinion de ceux qui les compoſent, une force que chacun

de leurs membres en particulier feroit incapable de lui donner, & non de celles qui fe réduifent volontairement à des lectures, à des entretiens, des difcuffions & l'exercice d'une bienfaifance commune, plus étendue, plus éclairée.

J'ai expofé ailleurs comment, pour les faire rentrer dans ces juftes limites, on doit étendre à tous les citoyens, aux deux fexes, à tous les âges, ces affociations fraternelles, & les faire uniquement fervir à l'inftruction, à la bienfaifance, à la fraternité. J'ai dit comment les infenfés ou ambitieux qui, avec un zèle aveugle ou un cœur dépravé & corrompu, en ont trop fouvent été les *ducs*, les *meneurs*, les ont fans ceffe, par leurs exagérations, leur efprit de perfécution, leurs folies ou leurs cabales, empêchées d'arriver d'elles-mêmes à ce développement naturel, qui auroit fauvé la liberté de bien de périls auxquels elles l'ont expofée (1).

Ce que j'ajouterai ici, fur ce fujet, confirmera mes principes & juftifiera mes foins & mes efforts pour rappeler, dans tous les temps, les patriotes à une conduite que je crois plus conforme aux intérêts de la liberté, & que je ne crains pas de leur donner, à eux-mêmes, à juger dans le calme de la raifon.

---

(1) Voyez *Bafes fondamentales, &c.* ouvrage diftribué aux membres de la Convention, au milieu d'avril dernier.

Chaque citoyen en France a aujourd'hui, dans ſon aſſemblée primaire, la place où, par les élections, il doit exercer ſon influence. Cette influence eſt, dans le régime de l'égalité, la même pour tous, d'après une règle commune & impartiale appliquée à tous les membres de l'état. Sous peine de rentrer dans l'eſclavage, qu'elle ſoit enfin à l'abri d'être arbitrairement changée ou modifiée par perſonne, par aucune collection partielle d'individus!

Il eſt donc temps que les aſſociations politiques qui ont rendu le plus de ſervice à la révolution de France, ſi elles veulent éviter le malheur de ſervir d'inſtrument à ſes ennemis pour la renverſer, ſe preſcrivent elles-mêmes les juſtes bornes dans leſquelles elles devroient, depuis long-temps, contenir leur zèle, pour que leur utilité, en la ſuppoſant même, comme elles exiſtent, indiſpenſable, ce qui peut faire une grande queſtion, eût été ſans mélange.

Après ſur-tout que la volonté générale s'étoit manifeſtée, le 14 Juillet 89, d'une manière terrible, ſpontanée & unanime, il me paroît que les patriotes ne devoient plus agir que par l'expanſion la plus rapide qu'ils étoient les maîtres de donner aux lumières, par l'inſtruction de tous les âges, par des diſcuſſions paiſibles, des débats fraternels avec les préjugés eux-mêmes & les abus dont on venoit de renverſer l'édifice, enfin par des lois civiles, dignes de la liberté & propres à changer nos mœurs. C'étoient

encore les bons exemples des premiers apôtres de la liberté, les preuves les plus éclatantes de leur désintéressement, qu'il falloit rechercher, constater, publier, produire; c'étoit l'union qu'il falloit entretenir, la véritable fraternité, cette charité ardente qui embrasse tous les hommes & même ses propres ennemis, ses adversaires, ses rivaux, qu'il falloit, à tout prix, inspirer.

Les livres qui ont véritablement contribué à avancer la vérité ou à conserver son feu sacré sur la terre, ne sont pas en très-grand nombre: eh bien! il falloit les multiplier & distribuer en peu de jours, au point d'en couvrir la France entière. C'étoit-là une mesure révolutionnaire qui valoit bien celles où l'on a versé tant de millions. C'étoient des conversations, des conférences calmes, des lectures choisies, la réunion des familles par voisinage, en très-petites sociétés ou cercles, qu'il falloit provoquer: c'étoient enfin tous les moyens doux & persuasifs qu'il falloit employer, & non pas s'exposer imprudemment à des excès, à des égaremens nouveaux du zèle aveugle & du fanatisme. Examinons plus à fond ces principes, & confirmons-les s'ils sont justes: faisons au moins que les nations qui auront comme nous à reprendre leurs droits, profitent de notre expérience & puissent éviter nos fautes.

Les progrès réels du genre humain dépendent beaucoup d'une communication générale, libre & franche des esprits, par le moyen des conversations amicales & tranquilles. C'est

par elles que la vérité peut faire le plus de progrès. Mais il faut guérir le monde de cette froide réserve qui retient à une si grande distance l'homme de son semblable. Nous apprenons à communiquer les uns avec les autres, sans nous dire ce que nous pensons, sans avouer le jugement véritable que nous faisons de nos talens, de notre esprit, de notre caractère; sans nous avertir une seule fois avec franchise, ou de l'emploi meilleur que nous pourrions en faire, ou des moyens de les perfectionner. Au sein même des familles, chacun se couvre d'une sorte de tactique dont l'objet est d'éluder toute curiosité & de soutenir la conversation avec qui que soit, & souvent avec les personnes les plus chères, sans découvrir, ni nos sentimens, ni nos opinions.

Le vrai philantrope n'a rien tant à cœur que de détruire cette duplicité, cette réserve funeste entre les hommes, entre des frères; ils doivent tous s'aborder, se voir, se parler, se communiquer, se secourir avec affection, indulgence, amour. Quelle bienveillance pour ses semblables peut-on avoir, si l'on ne s'habitue pas à leur faire à tout instant, à toute occasion, le bien qu'on peut! & alors sur quel sujet important éveillera-t-on leur attention, si ce n'est principalement sur les matières politiques?

La conversation franche & amicale de nos semblables nous accoutume à la variété infinie des sentimens; elle nous oblige d'exercer notre patience & notre attention; elle donne de l'élasticité à nos esprits & plus de liberté

à nos recherches ; elle nourrit, elle ſtimule, elle ſuggère les penſées les plus heureuſes & les plus fécondes : il n'eſt pas de penſeur, s'il repaſſe les progrès de ſon eſprit, qui ne reconnoiſſe en avoir retiré un avantage infini. Auſſi l'hiſtoire de la littérature & des arts montre-t-elle que les hommes du plus grand talent & doués de l'eſprit le plus ſubtil, ont communément vécu dans le même temps, dans le même lieu & comme enſemble.

Les livres eux-mêmes ont une influence bien plus limitée, quoique la première place leur ſoit réſervée à cauſe de leur durée, de leur méthode & de la facilité qu'ils offrent à tous de s'inſtruire ; mais quant à leur efficacité, nous aurions tort d'y placer toute notre confiance. Le nombre de ceux qui ne liſent pas eſt exceſſivement grand, & ceux qui liſent ne ſe prêtent pas toujours à entrer entièrement dans le fond des raiſons qu'on leur expoſe par écrit ; ils jugent ſévèrement les auteurs, & ce n'eſt qu'avec la plus grande peine qu'ils ſacrifient leurs opinions anciennes à un *innovateur* qu'ils taxent ſouvent d'impertinence.

Mais qu'on imagine un nombre d'individus qui, ayant enrichi leur eſprit par la lecture & les réflexions, ſe répandroient après, qui, dans des converſations, viendroient avec candeur comparer leurs idées à celles des autres, expoſer avec modeſtie leurs doutes, examiner, combattre de bonne foi les difficultés, qui cultiveroient enfin avec ſoin & perfectionneroient cette manière de répandre la

vérité, de la faire germer & de la graver dans les esprits par la persuasion la plus intime. Supposons que des hommes, préparés par ces premiers entretiens, se répandissent, quelque temps après, encore davantage dans le monde, & qu'ils se missent à expliquer de tous côtés, succinctement, avec simplicité & de la manière la plus propre à s'attirer l'attention, les véritables principes de la société. Supposons enfin que leurs auditeurs soient assez ébranlés pour répéter ces vérités simples & en petit nombre, à d'autres, à leur famille, à leurs compagnons, & nous aurons une idée de la manière dont la vérité peut se répandre, sans lui faire courir aucun des risques qui peuvent la perdre, si l'on cherche à la faire triompher par des moyens brusques & plus violens: la raison alors se répand elle-même; on ne prend pas pour elle une aveugle sympathie de zèle sans intelligence, recouvert des formes les plus rebutantes, les plus préjudiciables par conséquent à la cause de la liberté, de la *vérité*.

Il n'est peut-être pas de discussion aussi utile, aussi approfondie que celle qui a lieu dans la conversation de deux personnes : elle peut se faire dans de petites sociétés que l'amitié & le voisinage rassemblent. Si ces sociétés de vrais amis, de parens fidèles, de bons voisins, où l'on se communique avec franchise, où l'on s'éclaire avec amour, mutuellement, où l'on discute avec fraternité, sont rares, s'ensuit-il qu'elles ne puissent pas être plus multipliées ? bien au contraire! Le temps n'est pas loin peut-être où

elles feront univerfelles. Montrez par quelques exemples aux hommes les avantages des difcuffions politiques qui ne font point fouillées d'inimitiés, d'emportemens & de fureurs qu'on prend pour du patriotifme, malgré qu'elles le déshonorent & qu'il les condamne; montrez-leur la beauté du fpectacle que ces difcuffions peuvent donner, & un premier exemple fera bien vîte imité.

Tout homme alors communiquera fraternellement; il n'y aura perfonne qui ne foit empreffé de dire ou d'entendre ce qu'il eft de l'intérêt de tous de connoître; les portes du temple de lavé rité s'ouvriront, les connoiffances feront acceffibles, les hauteurs de la fcience feront mifes à la portée de tous les hommes, la fageffe fera leur héritage; ils n'en feront exclus que par leur propre négligence, par leurs prodigalités.

Ce fyftême libéral & généreux ne peut être méprifé; on ne peut fe difpenfer de travailler avec zèle, chacun en ce qu'il peut & où il eft placé, à le réalifer, fous le prétexte qu'il ne peut avoir tout fon fuccès & fon développement, que lorfque l'aifance fera plus également répartie & la tyrannie réprimée. L'amélioration des individus & celle des gouvernemens fe fait l'une par l'autre. La vérité, mais furtout les vérités politiques, ne font difficiles à acquérir, qu'à caufe de la morgue, de la fufceptibilité, de l'orgueil, du pédantifme de ceux qui fe mêlent plus particulièrement de les profeffer. Leurs progrès n'ont été fi lents, que parce

que l'étude en a été réservée aux *docteurs*, à des gens qui en ont fait métier. Enfin, jusqu'aux révolutions d'Amérique & de France, elles n'avoient eu si peu d'influence sur la pratique, que par la raison que l'on n'avoit encore pu en appeler au jugement du plus grand nombre. Travaillez donc sans relâche à faire de la vérité une propriété commune; introduisez-la journellement dans les transactions de la vie : quelque isolé & foible que vous vous croyiez, vous pouvez vous promettre de vos efforts des conséquences inappréciables.

Mais elles ne peuvent être que le fruit de discussions indépendantes & impartiales. Si les cercles, si les sociétés fraternelles, qui ne doivent avoir aucun objet d'ambition, sont une fois comme englouties dans le gouffre insatiable d'assemblées bruyantes & tumultueuses, aussitôt s'évanouiront l'occasion & l'espérance d'étendre la vérité, de perfectionner les ames. On perdra les avantages de cette heureuse variété des sentimens, qui contribue si fort à aiguiser les esprits, & à faire ressortir la vérité, de celui même de qui on l'auroit le moins attendue: l'activité de la pensée est amortie par la crainte de déplaire à ses associés: & il se forme une uniformité trompeuse d'opinions, que personne n'épouse par conviction, & qui entraîne cependant chacun avec une force, un flux irrésistibles.

Club, dans le sens de l'ancien mot anglois, signifioit

la réunion périodique de petites ſociétés, de cercles indépendans entr'eux ; genre d'aſſemblées qui entre parfaitement dans mes principes. Mais il n'en eſt pas de même, ſi les *clubs* ſont unis à l'appareil de confédérations, de comités de correſpondance ; ſi une adminiſtration particulière, importante, les rend redoutables ; ſi leurs membres ne ſe connoiſſent que par quelques opinions qui ſervent de ralliement, s'ils peuvent alarmer par le nombre de ceux-ci ; ſi ſur-tout ils ſe montrent animés de l'eſprit ſanglant du fanatiſme.

Les hommes n'ont pas beſoin de s'aſſembler pour prêter de la force à la vérité, mais pour la rechercher enſemble, pour s'en enquérir, pour diſcuter, pour choiſir leurs opinions. La vérité dédaigne l'appui d'hommes réunis & claſſés, comme pour le menſonge.

Il n'eſt pas néceſſaire que j'ajoute rien, ſur la bonne foi de ceux qui forment cependant des aſſociations du genre de celles que je cenſure ; il ſeroit injuſte, en trouvant leurs efforts d'une tendance dangereuſe, de les envelopper & de les confondre avec des conſéquences qu'ils n'ont jamais prévues. Mais en même-temps, ne doit-on pas attendre en proportion de la pureté de leurs intentions & de la ſolidité de leurs principes, qu'ils réfléchiront ſérieuſement ſur les moyens qu'ils emploient. Ce ſeroit une choſe profondément affligeante, ſi les amis les plus ardens, les plus vrais de l'humanité, devoient être, par

la folie de leur conduite, rangés parmi ſes plus cruels ennemis !

Et c'eſt pour cela, que, malgré la ſolidité de mes principes, d'après leſquels il eſt peu de circonſtances où l'on ait à deſirer des aſſociations ſemblables à celles que j'oſe blâmer ; il eſt cependant des conſidérations qui doivent nous porter, quand elles ſont établies, à les juger avec modération & avec indulgence. En toutes choſes, il eſt un mode qui aſſure mieux les intérêts de l'humanité, & qu'on devroit toujours préférer. Mais l'eſpèce humaine eſt imparfaite ; il eſt des erreurs inévitables, qui dépendent de ſon imperfection, qu'un homme ſage regardera avec réſignation, & dont il travaillera, s'il le peut, à corriger les pernicieuſes conſéquences. Ainſi il éloignera, autant qu'il pourra dépendre de lui, les aſſociations formées ſur de faux principes, comme une meſure mauvaiſe en elle-même. Mais il ne faut pas ſe diſſimuler que dans une révolution, on ne peut pas éviter de ſe ſervir de celles qui ſe préſentent. Tandis que la vérité avance en ſilence, il eſt impoſſible que le zèle & l'imagination ne devancent pas ſa marche & ſes progrès. La ſageſſe fera, ſans doute, ſes efforts pour les retenir. Si les ſages ſont en nombre, ils réuſſiront probablement à empêcher des conſéquences tragiques. Mais quand le jet eſt parti, que le gant eſt jeté, que la déclaration eſt faite, irrévocable, la ſageſſe même alors, quelle que ſoit la confuſion, ne manque pas de ſe mettre du côté de la vérité & d'avancer

ſon règne, par les meilleurs moyens que les circonſtances puiſſent admettre.

§. V.

Doit-on deſirer que les réformes ſe fuſſent graduellement, ou tout à-la-fois ?

Le principe de toute amélioration ſociale eſt dans le redreſſement de l'opinion publique. Toute réforme, faite ſans que tous les citoyens y prennent intérêt, qui n'eſt pas le réſultat ſpontané de l'énergie de l'eſprit public, n'eſt pas digne, quelle qu'elle ſoit, de réjouir beaucoup les amis pénétrans de l'humanité. Il en eſt des nations comme des individus. Celui qui ſe défait d'une habitude vicieuſe, moins par raiſon & conviction, que parce que ſes appétits ſont éteints, ne mérite pas le titre de vertueux. Le grand objet qu'on doit donc ſe propoſer & qui eſt l'eſſentiel, c'eſt de donner de la vigueur à l'opinion publique, & d'éviter tout ce qui peut la faire tomber dans l'apathie & l'indifférence. Toute réforme, générale ou partielle, que la ſociété entière adopte, comme partie d'un plan complet de ce qui eſt à deſirer, doit donc être vue avec plaiſir. Mais il n'en eſt pas de même de celle qui eſt ſeulement offerte ou opérée par ceux qui ont intérêt de perpétuer les abus, & dont on peut croire que l'intention eſt bien plutôt de les conſolider, en leur ôtant ce qu'ils peuvent avoir de choquant à la première apparence.

L'homme eſt un animal d'habitude. Une des loix évidentes de ſa nature, c'eſt certainement celle de s'améliorer par degrés. Quand la ſociété a généralement aſſez reconnu les avantages d'une réforme, pour la réaliſer ; cette réforme répand alors de nouvelles lumières, elle produit de nouvelles vertus. Il eſt naturel, en effet, que nous nous repoſions ſur une vérité, pour ne point nous égarer ; & que de-là, nous reconnoiſſions les régions qui nous reſtent à traverſer.

Dans un ſens, en effet, l'amélioration graduelle eſt la ſeule alternative, entre ſe réformer & ne ſe réformer pas du tout ; car l'eſprit de tout homme vogue, pour ainſi dire, ſur le grand océan de la vérité infinie. Quand à chaque heure il avanceroit, jamais il n'atteindroit le terme de ſon voyage. Si nous voulons donc attendre de faire à-la-fois une réforme ſi complète, qu'elle ne laiſſe plus rien à deſirer, nous attendrons éternellement. Ainſi tout ce qui découle de principes généraux, qui eſt ſuffiſamment ſenti par toute la ſociété ou par le plus grand nombre, & qui n'eſt combattu par perſonne ou par très-peu d'individus, doit être conſidéré comme ſuffiſamment mûr pour l'exécution.

Pour dire d'un ſeul mot mon avis ſur cette queſtion, je répète que la violence & la précipitation peuvent convenir aux deſſeins d'un partiſan politique, mais qu'elles ſont

inutiles, & même très-souvent préjudiciables dans les vues bienfaisantes de celui qui ne plaide que la cause de la justice. Et cependant il est aussi un sens, dans lequel la réforme à laquelle il vise, est plutôt une réforme entière & totale, qu'une réforme partielle : & cela, sans qu'il y ait contradiction avec la proposition précédente. Il lui importe moins de voir, de faire une grande révolution, d'en jouir même, que de la préparer de toutes ses forces, de la servir de tout son pouvoir, & d'être assuré qu'elle se fera. C'est donc moins d'une réforme actuelle, que d'une réforme future, qu'il s'occupe. A peine ce qu'il fait, peut-il être considéré comme une action ; c'est à une sorte d'illumination universelle que ses travaux tendent. Par elle, les hommes sentiront tous, au même instant, leur esclavage & leur force ; la contrainte qui les enchaînoit s'évanouira comme un prestige : à ce moment, quand l'heure de la crise aura sonné, il ne sera pas besoin de tirer une seule épée, de lever un seul doigt pour donner le signal. Les adversaires de la révolution seront en trop petit nombre ; ils seront trop foibles pour oser résister au sentiment universel.

Et il ne s'ensuit pas, comme il le paroîtroit d'abord, que la révolution soit pour cela à une distance infinie. Il est de la nature des choses humaines, que de grands changemens paroissent être subits ; que de grandes découvertes soient inattendues & comme l'effet du hasard. En formant l'esprit d'une jeune personne, en s'efforçant

de donner un nouveau pli à celui de quelqu'un d'un âge plus mûr, pendant long-temps je puis paroître n'avoir produit qu'un bien petit effet; mais, au moment que je l'attendrai le moins, les fruits de mes leçons se feront appercevoir. Le règne de la vérité ne vient point avec oſtentation. Les ſemences de la vertu peuvent paroître périr, avant que de germer.

Voyez nos grands écrivains politiques! Long-temps ils parurent n'avoir opéré preſque aucun effet applicable à la pratique. Helvétius, l'un des derniers, dans un ouvrage poſthume, publié en 1771, déplore amèrement l'état déſeſpéré de ſon pays. « Dans chaque nation, dit-il, il » eſt des momens où les citoyens, incertains du parti » qu'ils doivent prendre, & ſuſpendus entre un bon & » un mauvais gouvernement, éprouvent la ſoif de l'inſ- » truction, où les eſprits, ſi j'oſe le dire, préparés & » ameublés, peuvent être facilement pénétrés de la roſée » de la vérité. Qu'en ce moment, un bon ouvrage » paroiſſe, il peut opérer d'heureuſes réformes. Mais cet » inſtant paſſé, les citoyens, inſenſibles à la gloire, » ſont, par la forme de leur gouvernement, invincible- » ment entraînés vers l'ignorance & l'abrutiſſemeut. Alors » les eſprits ſont comme la terre endurcie : l'eau de la vérité » tombe, y coule, mais ſans la féconder: *tel eſt l'état de* » *la France*. Cette nation avilie eſt aujourd'hui le mépris » de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté ». *De l'homme, &c. Préf.*

Mais en dépit de ces triſtes prédictions, l'ouvrage de la régénération ne diſcontinuoit pas d'avancer; la révolution d'Amérique donna le dernier coup. A peine s'écoula-t-il ſix années, entre la fin de la guerre qui aſſura la liberté à l'Amérique, & le commencement de la révolution de France. Faudra-t-il un plus long intervalle pour que la France conduiſe les autres nations à l'imiter & à profiter de ſon exemple? Non ſans doute, ſi elle ſait ſe conduire aſſez ſagement, pour ne pas mettre en péril le dépôt des eſpérances de l'humanité entière.

Que le véritable ami de l'homme ſoit donc ſans ceſſe occupé à propager la vérité & à combattre toutes les cauſes qui pourroient troubler la régularité de ſa marche, & qu'il eſpère un ſuccès favorable, plus prompt qu'il ne peut le prévoir.

Je termine ce paragraphe par une réflexion bien ſimple qui ſe préſente. Les amis de la liberté ſe ſont diviſés; & ils vouloient la même choſe! Y eût-il eu entr'eux des différences eſſentielles ſur les moyens d'y arriver, falloit-il pour cela, d'aucun côté, recourir à la violence? ...... Que le lecteur prononce..... Ils ſe perdent eux-mêmes; ils perdent la liberté qu'ils chériſſent; ils renverſent peut-être la République qu'ils vouloient tous fonder! que le ciel détourne ce funeſte préſage!

§. VI.

§. V I.

Du tyrannicide.

Pouſſons juſqu'à l'évidence les principes que je viens de développer : examinons la queſtion la plus propre à faire approuver l'emploi de la violence. Peut-on, doit-on, tuer un tyran, quel qu'il ſoit, pour défendre la liberté, ou pour faire triompher plus vîte des opinions qu'on croit lui être favorables ?

Cette queſtion, celle du *tyrannicide*, examinée à fond, finira de convaincre le lecteur, qu'il eſt très-peu de circonſtances ; qu'il n'y a que celles, comme je l'ai dit, très-rares, d'un péril imminent pour la liberté & non pas pour des individus, quels qu'ils ſoient, où il ſoit utile, où l'on puiſſe se juſtifier avec raiſon, d'employer la violence. Amis courageux du républicaniſme & du vrai, ſoyez patiens & conciliateurs ; pouſſez juſques à l'héroiſme l'oubli, l'abnégation de vous-mêmes ; ſouffrez, s'il eſt beſoin, le martyre pour la vérité ; n'attendez de ſuccès ſolide que des bons exemples, de la morale, des bonnes mœurs, de l'inſtruction ; provoquez des diſcuſſions franches & loyales ; cédez toujours avec reſpect à l'avis de la majorité ; ſi elle ſe trompe, ſi elle eſt entraînée par des opinions contraires aux vôtres, n'eſpérez rien que du temps & du progrès de la raiſon : quand les premiers & les plus grands obſtacles à la libertéſont levés, alors ſur-tout, ce ſont là les ſeuls moyens que vous deviez employer, ſi vous voulez

être certains d'un triomphe durable; autrement au milieu du choc des paſſions & des tempêtes que vous éleverez, vous n'aurez ni bouſſole, ni point de ralliement; la vérité chaque jour ſera altérée; on l'oubliera; la tyrannie prendra toutes les formes, toutes les apparences, tous les prétextes pour ſe rétablir; elle trompera, elle aveuglera la multitude & elle ramenera inſenſiblement, ſous divers noms, le deſpotiſme, en profitant de tous les intérêts qui, à l'aide des paſſions, diviſent & des préjugés que l'ignorance reçoit & entretient ſi facilement.

Les moraliſtes anciens ſoutinrent avec chaleur la juſtice du tyrannicide : les modernes plus éclairés n'héſitent pas avec raiſon de le condamner (1). C'eſt une œuvre de ténèbres; comme tout ce qu'il y a de plus odieux dans le catalogue des vices, elle ſe plaît dans l'obſcurité, elle fuit l'œil pénétrant de la véritable ſageſſe, elle évite toute queſtion, elle héſite, elle tremble, elle affecte une tranquille gaieté, ſon complément eſt l'hypocriſie la plus parfaite; par elle l'uſage de la parole eſt perverti, profané; elle compoſe artificieuſement tous les traits du viſage. Vertus qui ſeules pouvez rappeller la juſtice, la vérité ſur la terre, ingénuité, candeur, ſincérité, il n'eſt pas d'acte qui vous ſoit plus contraire !

Qu'on ſe repréſente les conſpirateurs de Rome s'age-

---

(1) Voyez ce que j'ai dit ci-deſſus du fanatiſme de tous les partis, de toutes les factions, de toutes les ſectes, §. XIII.

nouillant aux pieds de Céſar, au moment même de le percer de leurs poignards; & toute la vertu de Brutus retiendra à peine l'indignation des ames généreuſes. Cet exemple nous montre que faute de ſincérité, cette vertu principale, eſſentielle, une action entrepriſe par les meilleurs motifs, peut cependant renverſer les fondemens même de la juſtice & du bonheur. Par-tout où il y a deſſein ou apparence de deſſein d'aſſaſſiner, là s'éteint toute confiance entre les hommes; là s'arrête toute poſſibilité du bien. Les proteſtations les plus ſacrées, les aſſurances les plus ſolemnelles, les liens même de la nature les plus forts, ſont inſuffiſans pour raſſurer; l'éloignement des uns pour les autres devient invincible: perſonne ne peut préſumer de connoître les intentions de ſon parent, de ſon ami, de ſon voiſin. Les limites qui ont juſqu'alors ſéparé la vertu du vice, ſont ôtées, & cependant l'intérêt évident de l'humanité exige, non pas qu'on change, que l'on altère ces limites, mais au contraire, qu'on les marque davantage, qu'on les confirme. Reſtera-t-il quelque moralité, ſi on les détruit, ſi leur ſtabilité n'eſt pas dans tous les temps quelque choſe d'évident & de vrai, par ſoi-même, également pour tous?

Et en outre, y a-t-il rien de plus dangereux que de conduire dans le ſecret, comme s'il s'agiſſoit de quelque choſe de honteux, ce qui regarde l'intérêt général? Tout ce qui y tient doit être traité, dans tous les cas, au plus grand jour: de deux choſes l'une, ou la nation qu'on veut dé-

livrer de la tyrannie eſt mûre pour la liberté, & le tyran alors doit être ſolemnellement dépoſé; ou elle ne l'eſt pas, & la tyrannie ne peut que devenir plus peſante encore, ſoit que le tyran, dont on a voulu ſe défaire, ſurvive, ou qu'il ait ſeulement des ſucceſſeurs.

Eh! comment, qu'il vive ou qu'il ſuccombe, dans tous les cas, comment la tyrannie pourroit-elle périr? L'atrocité, qui a immolé le tyran, intéreſſe, appitoye en ſa faveur; elle fournit mille prétextes aux ambitieux qui mettent à profit toutes les circonſtanées; elle place de leur côté le malheur qui intéreſſe, la généroſité qui touche; elle couvre de l'idée de l'hypocriſie & du crime, elle tache de ſang la perſonne, les diſcours, toute la vie des amis de la liberté, leurs adverſaires; le peuple avide d'images en écoute, en recherche le récit; la multitude s'en émeut; la robe ſanglante de Céſar l'entraîne; elle frémit, & le fourbe orateur, ſerpent quand il s'inſinue, lion terrible dès qu'il triomphe, l'emporte ſur Brutus lui-même; il prend tous les maſques; il ſéduit la foule inſenſée; il la trompe, il l'égare; la raiſon publique rétrograde; la vérité ſe voile; les vrais amis de la liberté ſont abandonnés; on les ſacrifie; ils ſuccombent tous; ils périſſenr; les trônes alors ſe relèvent; la tyrannie eſt rétablie; ſon règne recommence pour des ſiècles!

Juſtice éternelle, telle eſt donc ta rigueur, ta ſévérité! tu punis plus inévitablement encore ceux qui, combattant pour toi, trompés par un zèle préſomptueux, mécon-

noiſſent tes loix & s'en écartent : pour te rétablir ſur la terre, tu as voulu qu'il n'y ait d'autres voies, que les tiennes !

§. VII.

La recherche de la vérité tend ſeule à améliorer ſolidement nos inſtitutions politiques : elle eſt eſſentiellement unie avec toutes les vertus.

Il n'eſt pas de réflexion plus utile pour conduire hors du labyrinthe de toutes les diſcuſſions politiques, que celle qui a pour objet le prix de la VÉRITÉ, l'utilité de ſa recherche, la certitude qu'elle conduit, avec ſûreté, à l'amélioration des inſtitutions ſociales.

La vérité peut être conſidérée, ou abſtractivement, par rapport à certains principes généraux & conſtans, ou en pratique, par rapport aux incidens journaliers & au commerce ordinaire de la vie ; ſous quelque point de vue que nous la conſidérions, plus nous méditerons ſa nature & ſes effets, plus nous ſerons frappés de ſon importance.

Si la politique, l'art de rendre les hommes heureux en ſociété, eſt une véritable ſcience, la recherche de la vérité doit être certainement le moyen de développer, de perfectionner cette ſcience. Si les hommes reſſemblent les uns aux autres, par des points plus nombreux & plus eſſentiels, que

ceux par lesquels ils diffèrent; si ce qu'on peut faire de mieux pour les hommes, c'est de les rendre libres, vertueux & sages; il doit y avoir une méthode essentiellement meilleure que toute autre, pour remplir ce dessein; il doit y avoir un mode d'organisation sociale qui découle des principes même de notre nature. Enfin, si la vérité est une, elle doit embrasser le code de nos devoirs réciproques. La recherche de la vérité est donc non-seulement le plus sûr moyen de trouver les meilleures institutions sociales; mais elle est aussi celui de les faire adopter, de les conserver avec le plus de certitude.

Les réformes ne sont si difficiles, les progrès si lents, les obstacles si puissans quaud on veut les brusquer, que parce que chacun est juge & fait usage du droit qu'il a de donner son sentiment & d'influencer selon son opinion. Dans les sciences les plus difficiles, l'on est parvenu à la vérité, & l'application de leurs principes aux pratiques des arts, n'est point contestée. Depuis long-temps il en seroit de même pour la science politique & l'art social, si tout le monde pouvoit s'accorder à recevoir pour certains, & à laisser appliquer comme tels, les principes & les conséquences de ces principes, qui seroient admis par les hommes capables, de bonnefoi & indépendans de tous les temps & de tous les pays. Mais dans cette matière, c'est une chose impossible à obtenir : en morale & en politique plus on est ignorant; ce qui est pis, plus au lieu de vérités, on a sucé d'erreurs, & plus on est opiniâtre. Il n'y a donc

évidemment de moyen d'amélioration, que celle des cœurs & des esprits : or cette amélioration-ci dépend entiérement de l'expansion des lumières ; & elles ne se répandent, elles ne font des progrès, que par la recherche de la vérité, l'intérêt que chacun y prend, les discussions libres & franches qui s'établissent pour la trouver.

La discussion est le chemin des découvertes & celui qui conduit les esprits à la démonstration, à la conviction : les raisons des choses fermentent dans les esprits des hommes réunis en masses considérables, jusques à ce que tout soit mûri pour l'action qu'elles sollicitent : plus les esprits se familiarisent avec les idées qui composent ces raisons & avec les propositions qui les expriment, & plus ils se pénètrent de leur urgence.

La recherche de la vérité doit encore être considérée sous deux autres rapports : la perfection de nos esprits & celle de nos cœurs. Dans la découverte & la connoissance de la vérité, est compris tout ce qu'un esprit impartial & réfléchissant a coutume d'admirer. Il nous est impossible de douter sérieusement de la préférence que mérite une intelligence étendue & active sur les petceptions bornées d'une brute. Tout ce que l'on peut imaginer des anges & des Dieux, consiste dans une sagesse supérieure. Dira-t-on dans le pouvoir aussi ? eh bien ! on va voir que la sagesse est le vrai pouvoir.

Jamais l'homme n'épuisera les vérités d'une nature géné-

rale, ces vérités qui précédèrent ſubſtantiellement ou dans la nature des choſes, les êtres particuliers qui nous environnent & qui ſont indépendans les uns des autres. Se pourroit-il qu'il y eût un ſeul homme dont l'ame ne s'élevât, dont l'eſprit ne s'exaltât point par la connoiſſance de ces vérités, des vérités mathématiques, métaphyſiques, morales; de ces vérités qui, ſelon la penſée de Platon (1), apprirent à l'ordonnateur du monde la nature de ſes matériaux, le réſultat de ſes opérations, les conſéquences de tous les ſyſtêmes poſſibles, dans leurs plus minces détails? Nous trouverons preſque d'un auſſi grand prix les vérités d'une nature inférieure; l'hiſtoire de l'homme, la connoiſſance du caractère & des penchants des êtres humains, les procédés de notre eſprit, la capacité de notre nature. Mais la raiſon du prix que nous devons attacher à toutes ces vérités, frappera davantage, ſi nous conſidérons particulièrement la tendance de la vérité à perfectioner nos cœurs, notre morale, notre vertu.

La vertu ne peut exiſter dans un degré éminent, ſi elle n'eſt accompagnée d'une connoiſſance profonde des cauſes & des conſéquences; de manière qu'après avoir exactement peſé le bon & le mauvais actuellement attachés aux choſes humaines ſur leſquelles nous avons à délibérer, nous puiſſions adopter la conduite qui va le plus droit & par le chemin le plus ſûr à l'evantage de l'humanité & de la ſociété dont nous ſommes membres.

---

(1) Voyez les Parménides.

Si la vertu eſt quelque choſe, elle doit avoir des degrés; ſi elle admet des degrés, celui-là eſt le plus vertueux qui choiſit véritablement, avec le jugement le plus ſolide & le plus étendu, le plus grand bien de ſon eſpèce & des aſſociés avec leſquels il vit. Mais pour choiſir le plus grand bien poſſible, ne faut-il pas connoître la nature de l'homme, les traits principaux de ſon caractère & ſes variétés dans les circonſtances données? Après l'avoir choiſi pour l'exécuter, ne faut-il pas examiner les inſtrumens propres à remuer les eſprits, & les divers modes de les appliquer? ne doit-on pas juger avec diſcernement le moment de les employer? Sous quelque point de vue que nous conſidérions la vertu; que nous la placions dans les actes ou les diſpoſitions du cœur, ſon degré doit être intimément lié à celui des connoiſſances. Qui peut aimer ſuffiſamment la vertu, s'il n'a une idée vive & profonde de ſa beauté & de ſa nature, qui eſt de produire ſeule un bonheur ſolide & permanent? Quelle comparaiſon y a-t-il entre la vertu d'un Socrate & celle d'un Hottentot? Une preuve ſingulière que cette différence a été univerſellement apperçue, je la tire de Tertulien. Comme père de l'égliſe, il ſe crut obligé de ſoutenir la fauſſeté & l'inſignifiance de la vertu des payens; & pour concilier cette abſurdité avec le ſens commun qui y répugnoit, il affirmoit courageuſement que l'être le plus groſſier, s'il étoit chrétien, poſſédoit plus de connoiſſances réelles que le plus ſage, le plus vertueux des anciens philoſophes.

Nous reconnoîtrons plus pleinement encore l'intime connexion qui exiſte entre la vertu & les lumières, ſi nous conſidérons que l'emploi le plus précieux de la vertu, c'eſt de ſe propager. La vertu ſeule fait le bonheur. Celui d'une brute qui paſſe ſa vie dans le repos & le ſommeil, n'eſt preſque pas différent du bonheur d'une plante qui, pleine de sève & de vigueur, végète dans un ſol fécond. Le bonheur d'un homme qui n'en trouve que dans les plaiſirs licentieux, n'eſt que momentané. La laſſitude & le dégoût le pourſuivent ſans ceſſe. Il s'uſe promptement lui-même : à chaque fois qu'il cueille le plaiſir qu'il tire de ſon exiſtence corporelle, il diminue ſes forces, il éteint ſes jouiſſances. S'il eſt aſſez ſage, comme Epicure, pour s'appercevoir de cet inconvénient, & pour chercher dans la frugalité & les goûts les plus ſimples, la ſatisfaction de ſes appétits, il faudra alors quelque ſupplément à ſes plaiſirs ; comme Epicure, il deviendra bienfaiſant par ſenſualité. Mais l'homme vertueux a en lui-même une ſource intariſſable de bonheur : & la ſeule raiſon pour laquelle la pratique contredit toujours cette aſſertion, c'eſt que les hommes ſe font une fauſſe idée de ce qui conſtitue véritablement la vertu.

On ne peut imaginer de ſituation dans laquelle la vertu ne trouve point à s'exercer. La ſociété eſt le théâtre de ſa plus grande activité : la moindre relation peut y devenir utile à notre ſemblable : elle peut être l'occaſion de lui

faire quelque bien. Eſt-il déjà juſte & vertueux ? on le fortifie dans cette diſpoſition ; eſt-il au contraire imparfait & ſujet à l'erreur ? on combat ſes préjugés, on l'excite par quelque motif, on l'éclaire. Eſt-on ſoi-même imparfait & dans l'égarement ? Il eſt bien difficile que nos idées coincident exactement avec celles d'un autre. Si l'on ne peut ſe communiquer des connoiſſances certaines, la vérité reſſortira pour nous, du choc même des opinions, de la diverſité de nos jugemens.

Il eſt donc impoſſible que je m'applique férieuſement avec des motifs ſincères de bienveillance, à rectifier les ſentimens ou l'eſprit d'autrui, ſans que quelque bien en réſulte.

Chacun même y gagne ; on devient plus vertueux, par la même raiſon qui m'a déja fait obſerver que les plus grands génies ſe fortifient dans un commerce mutuel. Dans la ſolitude, on accumule des matériaux pour ſervir quand on eſt enſuite jetté dans le monde ; il n'eſt pas de ſituation ſi déſeſpérée, qui exclue les efforts. Voltaire, priſonnier dans la Baſtille & renfermé, comme il le croyoit, pour la vie, dénué de livres, de plumes & de papier, n'en jetta pas moins le plan de ſa *Henriade*, & il l'exécuta même en partie dans ce lieu horrible.

Un autre avantage de la vertu ſous ce rapport perſonnel, c'eſt que tandis que les plaiſirs ſenſuels affoibliſſent le

corps, & que les passions souvent excitées, y rendent à-la-fin froid & insensible; les plaisirs de l'ame, ceux de la vertu ont un effet tout contraire; les passions, dans l'acception ordinaire de ce mot, n'ayant aucun fondement dans la nature des choses, ne donnent du plaisir que par leur variété, leur nouveauté. Mais plus nous nous habituons à la vertu, plus elle nous paroît au contraire estimable; le champ de ses plaisirs, comme celui de l'ame & de l'esprit, est inépuisable & sans bornes; si le cœur est une fois embrasé pour elle d'un amour éclairé, il est impossible que cet amour n'aille pas toujours en croissant. Il se renouvelle par sa variété & son activité même; il rend celui qui en est échauffé, toujours nouveau, toujours jeune.

Ces raisonnemens tendent à prouver que la vertu est le don le plus précieux qui puisse nous être fait, & que son emploi le plus noble est de se communiquer aux autres; mais comme ils font voir en même-temps que la vertu est inséparablement liée avec les lumières, ils prouvent aussi, qu'elle ne peut être efficacement propagée que par un esprit cultivé. D'où peut venir, en effet, la vertu que nous contemplons, si ce n'estdes vérités énergiques qui nous ont été communiquées, des vues supérieures que les lumières ont données à notre esprit? & qui pourroit transmettre à d'autres ces vérités ou ces vues, s'il n'est pas imbû lui-même des lumières qui les donnent?

Supposons pour un moment, que des dispositions ver-

tueuſes exiſtent, ſans lumières ou au moins ſans un commencement de lumières, ce qui eſt très-poſſible ; ce qui ſe voit très-ſouvent, quand les opinions commencent ſeulement à changer : & nous reconnoîtrons bien vîte combien cette âpre & groſſière vertu eſt peu digne d'être propagée. Les intentions les plus généreuſes produiſent, en effet, alors, les actes de la plus grande ſcélérateſſe ; CALVIN brûle Servet ; DIGBY enfante la trahiſon des poudres ; Charlotte CORDÉ ſe dévoue & croit ſauver ſon pays par un inutile aſſaſſinat : d'autres pour la même fin, courant aux armes & croyant ne prêcher que la réſiſtance à l'oppreſſion, ſoufflent le feu horrible de la guerre civile.

Ces exemples extrêmes font comprendre combien les mépriſes de la vertu, quand elles conduiſent ainſi à des actions cruelles & tyranniques, aigriſſent les eſprits, corrompent les cœurs, ſéduiſent les imaginations, répandent de maux, préparent de malheurs!

La vérité, l'immortelle & toujours préſente vérité eſt ſi preſſante, qu'en dépit des préjugés les plus invétérés, l'homme qui s'abandonne ainſi à des actes qui ſont en oppoſition directe avec la morale, s'il ſort de l'yvreſſe qui ordinairement les accompagne, ſe ſentira auſſitôt mélancolique, mécontent, inquiet ; ſa fermeté dégénerera en obſtination, ſa juſtice en ſévérité inexorable ; plus il pouſſera loin ſon ſyſtême, & plus il ſe précipitera dans

l'abyme; plus il le pourſuivra, plus il ſe ſentira abreuvé d'amertume. De même que la vérité eſt une ſource intariſſable de tranquillité & de plaiſir, l'erreur n'eſt pas moins féconde en mépriſes, preſqu'auſſi funeſtes que les attentats du crime, & en dégoûts, preſqu'auſſi pénibles que les remords.

§. VIII.

De la vertu la plus néceſſaire pour arriver ſoi-même & conduire la ſociété à la perfection ſociale.

La liberté ne peut s'établir que par le regne de la vérité; la violence ne peut ſervir celle-ci: elle n'eſt par conſéquent preſque jamais néceſſaire à la première. Tel eſt le principe que j'ai prétendu démontrer dans les paragraphes qui précèdent. Je viens de faire voir la liaiſon intime de la vertu avec la vérité, avec les lumières; j'ai montré que l'union de ces trois choſes devoit eſſentiellement concourir à perfectionner nos inſtitutions ſociales, & que même elle pouvoit ſeule les conduire avec certitude au point de perfection où elles tendent. Il me reſte à montrer que de toutes les vertus, la plus utile, la plus néceſſaire à cette amélioration que les vrais patriotes deſirent, c'eſt la *franchiſe*, la *ſincérité*. Je jetterai enſuite quelques réflexions, pour que chacun, quelque parti, quelque opinion qu'il ait juſques à préſent chéris davantage, reconnoiſſe combien, avec les meilleures in-

tentions, il s'eſt pourtant écarté plus ou moins de la meilleure route, & j'indiquerai en finiſſant le chemin qui peut encore nous y faire tous rentrer; digreſſion qu'on ne trouvera point du tout éloignée de mon ſujet, puiſque c'eſt l'objet même qui me porta à donner à la Convention mes idées ſur l'inſtruction publique. Elle me paroiſſoit en effet le ſeul remède aſſuré & efficace qu'il y eût au mois d'avril, époque où je fis diſtribuer mon travail, comme aujourd'hui encore, à apporter aux diviſions de la Convention, & aux maux incalculables qu'elles ont fait à la République.

Il eſt bien évident par ſoi même, que ſi chacun étoit fermement attaché à ce qu'il croit vrai, & qu'il mît à chaque inſtant de ſa vie une grande ferveur à le répandre & à s'éclairer, il en réſulteroit les meilleurs effets pour la perfection individuelle & celle de la ſociété. C'eſt là la vertu qui ſe trouve très-rarement à ce degré d'énergie, que l'on a déſignée ſous le nom de ſincérité. Quoi qu'en aient dit des moraliſtes accommodans, on peut facilement ſe convaincre que la moindre tache obſcurcit entièrement l'éclat de cette vertu. La ſincérité réelle nous ôte tout pouvoir, quand il s'agit d'établir des faits. Semblable au devoir qu'on exige de l'hiſtorien fidèle, » elle » porte à n'oſer, ni dire ce qui eſt faux, ni cacher ce » qui eſt vrai «. Elle détruit cette fauſſe pudeur qui voudroit : » qu'on ne manifeſtât aucun ſentiment préju- » diciable à nos propres intérêts «. Elle renverſe ce

principe : » de ne rien dire de désavantageux de celui » qui ne nous a fait aucune injure » ; principe toujours entaché d'égoïsme, quand il s'agit des grands intérêts de l'humanité, de la société ou d'un seul de nos semblables opprimé. Cette vertu nous porte à regarder les intérêts de notre espèce, comme les nôtres. Tout ce qu'on connoît de la vérité, de la morale, de la religion, du gouvernement, elle entraîne à le publier, à le dire sans retenue, sans crainte. Tout ce qu'un homme vertueux, une action honnête paroissent mériter, elle force à le manifester jusqu'au scrupule ; & de même elle fait distribuer le blâme, avec la même rigueur, à tous les déréglemens, à la vénalité, à l'hypocrisie, à la corruption. Enfin, si l'on possède éminemment cette qualité, l'on n'a pas même le pouvoir de rien cacher de ce qui nous regarde nous-mêmes, soit qu'on doive en redouter du blâme, ou en espérer des louanges ; l'on traite tout autre avec la même franchise, sans craindre, d'un côté, l'imputation de flatterie, ou de l'autre, aucune inimitié.

Certes, si chacun s'imposoit la loi d'en agir ainsi, avant de commettre une action équivoque, pour s'en garantir, il suffiroit de réfléchir si l'on n'éprouvera pas de la peine à en être soi-même l'historien. On observe avec raison que la confession auriculaire a quelques bons effets ; mais au lieu de cette pratique, qui fournit si facilement un puissant levier au despotisme ecclésiastique, que les effets qui en résulteroient seroient infiniment plus grands, si chacun faisoit avec

avec franchiſe, du monde, ſon confeſſionnal, & de l'eſpèce humaine, le gardien de ſa conſcience !

Combien ne ſeroit-il pas avantageux que chacun fût aſſuré de trouver, dans ſon voiſin, un cenſeur ingénu, qui diroit à lui-même & publieroit à tout le monde ſes vertus, ſes bonnes actions, ſes baſſeſſes ou ſes folies ! Il eſt impoſſible de calculer le bien que pourroit faire un homme qui adhéreroit ainſi fortement à la vérité. Si avec cette énergie, il ſe trouvoit doué, à quelque degré, d'inſtruction & de génie, il ſeroit ſeul capable de régénérer une nation.

Il réſulteroit, pour nous-mêmes, des conſéquences très-heureuſes, de nous accoutumer ainſi à dire à chacun la vérité, ſans égard à nos propres intérêts, à aucune fauſſe honte, à aucun danger perſonnel. On acquerroit une force d'ame capable de braver tous les événemens & toutes les viciſſitudes. Elle doueroit, ſeule, d'une éloquence naturelle, irréſiſtible, d'une ſageſſe d'une vigueur de principe & de raiſonnement, qui, dans les grandes occaſions, ne manqueroient jamais d'entraîner. Celui que l'amour pur de la vérité anime, a l'eſprit actif, prompt, fort : l'indifférence, la timidité, une inſipide tiédeur caractériſent les malheureux qui n'ont jamais connu cet amour. Il eſt inſéparable d'une véritable paſſion ; c'eſt la même choſe que la charité, l'amour de notre eſpèce. Avec lui on cherche ſans ceſſe les meilleurs moyens d'éclairer ſon voiſin, ſon frère, l'univers, de le garantir de l'er-

reur, de l'en retirer ; on fait tout, on ſupporte tout, on travaille ſans ceſſe pour extirper les préjugés, pour détrôner le menſonge.

Pourquoi mille erreurs ſe propagent-elles dans le monde ? pourquoi la folie triomphe-t-elle encore ? C'eſt que perſonne, ou preſque perſonne n'a le caractère qui dit toutes les vérités, ni le mode que donne l'indépendance de tout intérêt, de toute vue perſonnelle, & qui eſt néceſſaire pour que la ſincérité produiſe des fruits inſtantanés.

Car, que l'on ne craigne pas que cette vertu ſe confonde avec la *groſſiéreté*, avec la *brutalité*, avec les *travers*, l'*exagération* & la *folle préſomption* des inſenſés, que les traîtres imitent hypocritement avec tant de facilité. Il eſt impoſſible que les mêmes caractères accompagnent le vrai, le pur deſir du bien, le ſentiment éclairé & véritable qui ne ſonge qu'à l'opérer. Les traits du viſage, le ſon de la voix, le geſte, les paroles, l'expreſſion, les penſées, les ſentimens, les moyens, les principes ſont autant d'indications qui mettent l'homme à découvert. Il eſt preſqu'impoſſible que quelqu'un, ſoit qu'on le ſuppoſe borné ou ſpirituel, converſe avec l'homme véritablement *ſincère*, & qu'il ne s'apperçoive pas, quoiqu'il puiſſe lui dire, de perſonnel ou de relatif au bien général, & quelque différence d'opinion qui puiſſe les ſéparer ; qu'il ne reſte pas, dis-je, aſſuré, que cet homme ſincère n'eſt mû par aucun intérêt perſonnel. La franchiſe

paroîtra dans ſa voix ; une ardeur pure ſe manifeſtera dans ſon geſte ; la douceur, l'affabilité la plus tendre percera à travers les traits qui peindront ſes ſentimens humains. La ſincérité d'une ame vertueuſe porte avec elle une énergie à laquelle on ne ſauroit pas plus ſe méprendre que réſiſter. Elle n'a aucune arrière-penſée intéreſſée ; elle ne montre point de triomphe inſolent ; elle ne cache pas la moindre rancune, l'averſion eſt loin de ſon cœur ; l'amour pur, l'amour véritable, l'amour qui embraſſe nos ſemblables les plus égarés, la domine, la conduit, l'inſpire : il donne à ſes paroles une onction ſecrète, qui les inſinue dans les cœurs les plus endurcis, & y porte avec elle une douce chaleur, une vive lumière, la perſuaſion, la conviction.

Je ne m'arrête point à conſidérer les objections que peuvent élever contre ces principes, les hommes qui courent après les ſuccès paſſagers & frivoles du monde. Celui qui ne ſait pas que la vertu leur eſt infiniment préférable, doit chercher aillieurs une inſtruction plus étendue.

§. IX.

Application des principes développés dans les paragraphes précédens ; pour juger combien de maux & de déſordres il étoit poſſible d'éviter, dans la révolution, ſans lui nuire, & au contraire en la conſolidant.

LES principes que je viens de développer, me ſemblent évidens par eux-mêmes & inconteſtables ; tout

lecteur raiſonnable les approuvera : par eux, il jugera ſainement les événemens des diverſes époques, & bien des patriotes, dont je ne veux attaquer ni la bonne foi, ni même les ſervices. Mais, je ne puis le cacher, ils l'avoueront peut-être eux-mêmes : faute de prêter toujours l'oreille à la ſageſſe, à la raiſon, ils ont au moins expoſé, très-gratuitement, la cauſe de la liberté, les uns par leur turbulente loquacité, les autres par leur étourderie, quelques-uns par leurs paſſions, tous par leurs nouveaux préjugés, & le plus grand nombre par leurs violences. On appréciera ſur-tout les hommes publics qui ayant été choiſis par leurs concitoyens, devoient ſans doute ſe montrer fidèlement attachés à la rigueur des principes, mais devoient auſſi s'appliquer en même temps à ne rien compromettre. Veut-on ſavoir ce qui a produit les malheurs de notre révolution, & qui en a ſouvent expoſé tout le fruit ? Ce ſont bien moins ſes nombreux ennemis, les véritables traîtres qui, une fois reconnus, redoublent le nombre & l'énergie des enfans de la liberté : ce ſont bien moins encore ceux qui ne pouvant ſuivre la révolution, ou approuver des modes qu'ils eſtimoient dangereux, ont été réellement mal appréciés & injuſtement confondus avec les premiers : ce ſont, dis-je, bien moins ces trois eſpèces d'hommes, que les diviſions de deux claſſes de patriotes, qui ont eu le malheur de ſe haïr, de s'entre-déchirer.

L'une entraînée par l'excès du zèle, le mouvement des paſſions, & ſans doute par quelques mal-intentionnés qui

ont pris le masque du patriotisme, n'a pas vu le danger d'exaspérer continuellement les esprits, de réduire continuellement le nombre des premiers apôtres de la liberté, en les perdant dans l'opinion, injustement ou à la moindre faute; de tout détruire à-la-fois; d'accuser légèrement, sous le prétexte de trahisons multipliées; enfin, de ne faire aucune réparation aux calomnies, de ne mettre aucun frein aux calomniateurs.

L'autre a voulu garantir de cet excès, mais elle a fait, sans s'en appercevoir, un autre mal : elle a opéré une scission funeste : on lui a reproché de vouloir élever une sorte de prééminence de lumières, de vertus, de talens; de jetter un dangereux mépris sur ses compagnons d'armes; de prendre sur elle-même, de présumer de ses moyens plus qu'il n'est permis, plus qu'on ne doit dans une République; d'envelopper dans les mêmes injures ceux qui évidemment ne méritoient que peu ou point de reproches, & ceux qui, selon elle, paroissoient les avoir tous encourus, mais qu'elle étoit loin de pouvoir démasquer & convaincre; enfin, d'élever un étendard, sous lequel devoit se ranger, avec l'aristocratie *bourgeoise*, l'aristocratie nobiliaire, qui s'est puissamment servie de la première, pour nous combattre intérieurement & nous diviser.

J'ai montré (1) comment ces deux classes de patriotes

(1) *Bases fondamentales*, *&c.* §§. XIV, XV & XVI; ouvrage distribué à la Convention nationale au milieu d'avril dernier.

voulant les mêmes choſes, mais différant ſeulement ſur les moyens d'y arriver, ont rempli la République de diſcordes & de préventions contraires : comment, en employant la violence à la place de la raiſon, voulant tout de ſuite ce qu'il falloit attendre dn temps, manquant l'une envers l'autre d'égards & de ſincérité, ne cherchant même pas à ſe connoître mutuellement, à ſe convaincre de leurs intentions pures; mais gardant chacune une morgue funeſte & recourant uniquement, par des moyens divers, à la force, à l'intrigue, pour ſe ſupplanter mutuellement; elles ont cauſé mille maux par leur erreur & leur endurciſſement.

Toutes les deux réciproquement aigries, diviſées peut-être, même dès le commencement, par les pièges de leurs communs ennemis, ne ſe ſont point apperçues que depuis leur première querelle, l'ariſtocratie n'a pas au moins ceſſé d'être derrière elles, prenant tour à tour leurs couleurs, attiſant ſecrètement leur animoſité, lançant des traits contre l'une & l'autre, faiſant jouer en leurs noms mille reſſorts, qu'elles s'attribuoient mutuellement, & qui ont ſans ceſſe excité leur fureur, juſqu'au point où nous l'avons vue prête à déchirer la République : toutes les deux ont également, ſans le ſavoir, ſervi de cette manière les ennemis de la liberté, dont la reſſource extrême, quand ils ne peuvent l'opprimer, eſt de diriger, vers l'anarchie, les derniers mouvemens révolutionnaires : car toutes les deux en ſe diviſant & s'accuſant ſans

ceſſe, ont été les cauſes premières des déſordres qu'elles ſe ſont mutuellement reprochés : fautes bien graves, bien fatales, qui ſeront appréciées par la poſtérité, & ſans doute, dès ce moment, ſenties par tout patriote qui voudra bien ſuſpendre la véhémence de ſes ſentimens, & n'écouter que la froide raiſon, ſur ce ſujet devenu ſi difficile, peut-être même ſi dangereux à traiter.

Quelque opinion, quelque ſentiment qu'il nourriſſe de préférence pour les hommes ou pour les choſes; s'il a lu avec attention les réflexions ſimples mais ſolides, que, dans la pureté de ma conſcience, je ne crains pas de lui ſoumettre, il y reconnoîtra certainement la vérité.

Ce ſont au moins les mêmes réflexions que j'ai faites dès le commencement des maux que je déplore. Depuis cette époque je n'ai ceſſé de les voir confirmées tous les jours par les choſes même, qui excitoient le plus les partis l'un contre l'autre. J'ai tenu dans tous les temps, à chacun d'eux, le même langage : ſi je me ſuis trompé, c'eſt de bonne foi; ce n'eſt pas obſtination ſi je n'ai point changé. Le ſujet intéreſſe trop mes affections pour ne pas être depuis long-temps l'objet continuel de ma penſée.

L'on m'a vu au mois de novembre, au ſein de la Convention, plongé dans la plus profonde triſteſſe, pendant les ſuccès d'un parti : aujourd'hui comment les mêmes réflexions ne m'obſéderoient-elles pas ? Je l'avouerai, & ſans

doute les larmes que je verſois alors, & que pluſieurs de mes collègues pourroient atteſter, me mettent dans le cas de pouvoir dire, ſans reproche, ce que je crois ſincérement aujourd'hui comme alors être la vérité: & certes, l'on ne m'accuſera pas de conſulter le vent de la fortune pour manifeſter mes opinions. Je ne vois que des frères s'entre-déchirer, & ſe déchirer d'autant plus impitoyablement, qu'au fond ils étoient plus d'accord pour la même choſe, pour la liberté la plus parfaite, auſſi-bien que pour la République une & indiviſible.

J'ai cru devoir juſtifier cette opinion, en la faiſant précéder du développement de quelques principes qui expliqueront, en même temps, ma conduite depuis que je travaille pour la cauſe de la liberté, à ceux qui la connoiſſent, ou qui, à cauſe des dénonciations où l'on m'a fait entrer, voudront bien prendre la peine de s'en enquérir. Notre révolution ne m'ayant paru comparable à aucune de celles dont l'hiſtoire nous offre le ſouvenir, comme elle étoit évidemment le fruit des lumières & de la philoſophie, & qu'elle ne pouvoit tourner autrement qu'au profit du plus grand nombre; je n'ai pas ceſſé un ſeul inſtant de croire que la violence, après le 14 juillet 89, ne devoit plus y être employée; qu'on devoit dès-lors rapidement développer la raiſon publique, & répandre pour cela les lumières qui portent ſeules avec elles les vrais principes de la liberté. L'aſcendant irréſiſtible de la vérité, & la force évidente du plus grand nombre,

quand l'opinion eſt formée, me paroiſſoient ſuffiſantes pour tout accomplir.

Et conſidérez ma poſition ! dans les deux partis vous avez vu des hommes repouſſer avec le même mépris ces principes qui les accuſent, & prétendre que la philoſophie n'eſt point applicable aux révolutions. Je les défie de prouver cette aſſertion autrement que par des injures, des perſonnalités, le menſonge & la violence.

Certes, ce n'eſt pas cependant pour diminuer ni la gloire, ni la valeur réelle des ſervices qu'on prétend avoir rendus, que j'inſiſte autant ſur des principes contraire à ceux de quelques hommes qui, par leur conduite inconcevable, ſemblent déclarer la guerre à la révolution, en méconnoiſſant ce qu'on doit faire pour elle par la philoſophie.

Je penſe que perſonne ne doit condamner d'une manière abſolue, ni même examiner les élémens d'une révolution, quand elle eſt faite & qu'elle s'accomplit heureuſement, pour la LIBERTÉ. Mais puiſque l'on prétend tous les jours que notre révolution doit ſe perfectionner par les moyens violens qui ont pu y ſervir ; puiſque les derniers mouvemens ſe prolongent dans les départemens comme le roulement du tonnerre ſe fait entendre au loin, au milieu de nuages embraſés, je ſuis bien autoriſé, je penſe, à développer tout ce qui me paroît

important au ſalut de la RÉPUBLIQUE; quand ſur-tout mes vues tendent uniquement à rétablir la concorde entre des citoyens que je crois dignes de la ſervir, & dont l'entêtement & la diviſion peuvent évidemment la perdre.

Je me plais donc doublement à ajouter maintenant ici, comme je le dois; & ceci ſans doute ſera une vive impreſſion; je me plais doublement à ajouter, que ce n'eſt pas moi, que c'eſt un étranger eſtimable qui vient de préſenter, par mon organe, ces principes philoſophiques, dédaignés par les uns, injuriés par d'autres, perſécutés par tous ceux qui développent dans leur caractère & leur conduite, quelque choſe de très-approchant de la tyrannie, à ne conſulter au moins que l'apparence, & qui ont également cru, dans leurs partis oppoſés, que leurs violences étoient néceſſaires pour nous faire entrer, comme de force & par contrainte, dans le temple de la liberté.

Cet étranger eſt *William Godwin*. Il ſeroit bien ſurprenant que, pour traduire mot à mot, pour ainſi dire, quelques paragraphes de ſon ouvrage, j'euſſe beſoin, à Paris, du même courage qu'il montre, dans ce moment même, en le faiſant paroître à Londres, ſous les yeux d'un gouvernement deſpotique & perfide, dont toute la jalouſie eſt éveillée, & au milieu des fanatiques inſenſés du monarchiſme, qui prennent ſoin de river les chaînes que ce gouvernement étend ſur leur pays, & qui, comme cet écrivain de la li-

berté le dit dans sa préface, sans que cette réflexion le détourne de publier la vérité, forment des associations infâmes pour persécuter & poursuivre devant les tribunaux quiconque, comme lui, a l'audace de la présenter au *peuple*.

Ils seront donc sans doute écoutés les avis que nous donne cette sentinelle avancée de la liberté, qui, placée hors du centre du mouvement & de l'agitation qu'elle produit chez nous, peut, sous tous les rapports, certainement mieux voir le but que nous nous proposons tous & les principes qui doivent y conduire. J'augurerois mal du patriotisme de celui qui refuseroit de me suivre sur les pas du raisonnement & de la raison; de celui sur-tout qui, plein des préventions & de l'esprit de parti, ne pouvant raisonnablement répondre, affecteroit le mépris ou recourroit aux préventisns, aux injures (1).

---

(1) *An enquiry concerning political justice and its influence on general virtue and hapiness. By William Godwin; two volumes in-4°. London 1793. Printed for.,........* Ouvrage divisé en huit parties, plein de méthode, de clarté & de raison. L'auteur n'y a oublié aucune des questions qui peuvent intéresser une nation puissante, qui sent le besoin de se régénérer & qui est près de l'époque où les circonstances & l'opinion publique doivent produire dans son gouvernement une crise & une réforme salutaire. Ses regards se sont naturellement souvent tournés vers la révolution de France. Il l'offre souvent à ses concitoyens pour motif d'encouragement : mais quelquefois aussi nos fautes servent à confirmer ses principes;

§. X.

Chacun a fait des fautes, il faut se les pardonner, pour étouffer les flammes de la guerre civile & pour rallier tous les esprits, tous les cœurs, tous les intérêts à la Constitution.

La contagion de l'exemple est connue; ses effets dans les grandes assemblées & dans le mouvement sur-tout qu'y éprouvent les passions, furent recherchés & parfaitement décrits, il y a quelques années, au sujet de la fameuse

---

& elles ne seront probablement pas au moins perdues pour l'humanité. Aidé de quelques amis, qui, comme moi, voient dans la recherche seule de la vérité l'achèvement de la révolution, j'ai entrepris & déja avancé la traduction de cet ouvrage, sur l'exemplaire qui a été envoyé à la Convention nationale par son auteur. Il seroit utile qu'on en ordonnât l'impression aux frais de l'état & la distribution rapide dans toute la République. Je suis convaincu que cet ouvrage porteroit les fruits les plus heureux, s'il étoit sur-tout précédé du jubilé solennel de réconciliation générale & fraternelle, que je demande pour le 10 août, dont je vais exposer l'utilité & la nécessité dans le paragraphe suivant.

Couvrir la France des ouvrages (ils sont en petit nombre) qui ont véritablement conservé la vérité sur la terre ou avancé ses progrès, & d'institutions pour les faire lire & les expliquer, c'étoit-là le grand, le véritable levier révolutionnaire! Ceux qui parlent sans cesse de ce levier, ne l'ont même pas encore apperçu: ils prennent pour lui des moyens même tout-à-fait contraires.

queſtion du magnétiſme animal, qui donna lieu à l'académie des ſciences de Paris, de développer, dans une diſſertation, la force de l'imitation, laquelle gouverne ſouvent l'homme à ſon inſu. Jamais il n'y eut de phénomènes, dans ce genre, plus ſenſible & plus digne d'obſervation, que ceux auxquels nos grandes aſſemblées donnent lieu tous les jours.

De bonne-foi, quel eſt celui des repréſentans du peuple, malheureuſement entraîné à partager aujourd'hui tous les délires & les travers de l'eſprit de parti, qui, au fond de l'ame, ne ſe rende compte de la manière dont il en a été poſſédé ? Quel eſt celui qui n'avoue que le reſſentiment d'injuſtices entiérement perſonnelles ou des préventions adoptées ſans beaucoup de fondement ni d'examen, & cette puiſſance naturelle de l'imitation ſur les hommes, puiſſance qui, dans le fait, n'eſt ignorée de perſonne & dont perſonne ne ſe méfie, dont on ne veut pas même s'appercevoir, quel eſt celui, dis-je, qui n'avoue pas que ces cauſes ont déterminé ſes premiers ſentimens, bien plus que la réalité des crimes & des trahiſons que l'on s'eſt imputés mutuellement ? quel eſt enfin celui qui refuſera de reconnoître, ſi cet aveu peut véritablement contribuer à éteindre le feu de nos diſſentions, que le premier pas fait dans cette carrière en a néceſſité de nouveaux ; que des cauſes malheureuſes, indépendantes de nous, ou ſimplement nées dans des imaginations & des cœurs très-échauffés, ont produit des effets qui ont été ſur-le-champ

confondus avec elles ; que les fautes & les torts réciproques ont paru alors s'aggraver, se multiplier, & que leur enchaînement, d'abord parti d'un point inperceptible, s'est tellement compliqué, que le fil en est devenu inextricable (1) ?

Chaque parti ainsi formé a pris le mode qui lui a paru le plus favorable pour combattre son adversaire ; l'un, comme s'il y avoit eu de nouveaux tyrans à abattre, s'est étayé de la classe la plus pauvre, la plus respectable sans doute, la plus nombreuse, pour qui & par qui la révolution a été faite, mais malheureusement la plus ignorante, la plus facile à égarer & à tromper ; la résistance de l'autre, l'ascendant des talens & ses efforts pour faire régner l'ordre & la loi, ses fautes, ses méprises, ses injustices, sa sévérité

(1) Seroit-il vrai qu'on pût dire de nous ce qu'Horace exprimoit si bien & si philosophiquement des peuples de la Grèce, de de celui de Troye & de leurs rois, dans les vers suivans ?

Quidquid delirant. . DUCES, plectuntur Achivi !
Seditione, dolis, scelere, atque libidine & irâ,
Illiacos intra muros peccatur & extra.

HOR. l. 1, ep. 2, v. 14 à 16.

Ces vers du poëte latin expriment ce qui se voit dans toutes les querelles & sur-tout dans les dissentions qui s'allument entre ceux que le sentiment devroit le plus rapprocher, entre des citoyens, des frères. Le premier, comme le plus sûr & le seul moyen même de les appaiser, c'est de convenir chacun de ses torts, de les réparer bien vîte & de les oublier.

même, lui ont donné l'apparence de travailler à perpétuer le pouvoir entre ſes mains : on s'eſt reproché des vues ambitieuſes; on s'eſt pourſuivi avec l'acharnement qui caractériſe les haines, les guerres inteſtines & entre frères ; & tous ont cependant prouvé par mille traits, dans une conduite contraire, qu'ils vouloient la même choſe, la liberté la plus étendue & la Rèpublique une & indiviſible !

Avec quel enthouſiaſme n'ont-ils pas tous applaudi, dans toutes les occaſions, aux ſuccès, aux victoires de la République ? Avec quelle unanimité & quel même empreſſement n'ont ils pas toujours décrété les principes les loix générales & une multitude de leurs conſéquences ! Je ne crois pas, j'oſe le dire, duſſé-je être le ſeul ; je ne crois pas qu'il y ait eu dans la Convention un individu qui ait eu, au commencement au moins, d'autres idées & d'autres ſentimens. Je ne crois pas même encore, que de ceux qui ont eu la foibleſſe d'abandonner leur poſte, il y en ait un ſeul qui ait voulu, comme on les en accuſe, provoquer le fédéraliſme, rétablir la royauté, ou nous livrer aux ennemis intérieurs de la Vendée & à ceux qui menacent nos frontières. Aucun d'eux ne nourrit dans l'origine, au moins je ſuis fondé à le préſumer, cette penſée, cetre intention criminelle: s'il en eſt qui s'y ſoient abandonnés, il n'eſt point d'excuſe pour eux; qu'ils ſoient convaincus, jugés, & que victimes malheureuſes d'un égarement révolutionnaire, ils périſſent s'il le faut pour le ſalut de la Patrie,

Mais que ceux qui n'ont cessé de porter dans leur cœur l'image parfaite de la liberté, qui ont toujours brûlé pour elle d'un amour pur, qui n'ont cessé de vouer leur sang & leur vie à l'unité & à l'indivisibilité de la République; que ceux-là, emportés au milieu d'une tourmente effroyable, soient encore punis d'avoir été les jouets de la tempête; que nous fassions périr sur l'échafaud des enfans fidèles de la patrie, qui se croiroient dans les mains des ennemis de la liberté, qui croiroient réellement souffrir pour elle le martyr; ceette idée est affreuse pour moi! tout patriote qui s'est trouvé en danger par la haine & la puissance de ses adversaires, m'a également, dans tous les temps, fait frémir!

J'ose en effet rappeller ici un fait bien frappant, qui prouve que j'ai toujours été animé des mêmes sentimens que m'inspiroit la sensibilité de mon cœur, mais qui, à mon avis, m'auroient encore été dictés, par la raison & la politique, comme par l'humanité.

» Je frissonne d'effroi, disois-je, au sein de la Con-
» vention, dans la nuit du 13 au 14 avril, quand je vois
» proposer de mettre sous le glaive de la loi des hom-
» mes en qui je n'ai pu voir, parce que je les crois de
» bonne-foi, que folie, zèle exagéré, frénésie, au milieu
» sur-tout des passions nourries depuis six mois dans cette
» assemblée : je frissonne d'effroi, dis-je, car je vois ici,

» dans

» *dans tous les partis*, des hommes qui, à mon avis, » ſont coupables de fautes très-graves, bien diſtinctes » cependant du crime, & qui peuvent néanmoins pour » elles, ſi le parti qui leur eſt contraire avoit le deſſus, » être traduits auſſi, par des moyens ſemblables, ſous » ce glaive tranchant & redoutable. Je demande qu'il ſoit » auſſitôt formé un tribunal de *cenſure publique;* que ce » tribunal puiſſe juger *rétroactivement*, ſi l'on veut, nos » fautes, nos délires, nos folies, & ſuſpendre de leurs » fonctions ceux de nous qui ſeront convaincus d'avoir » compromis le ſort de la choſe publique, par leurs tra- » vers, leurs défauts de caractère, d'eſprit & de cœur, » ou même par leurs vices. Je vote donc, pour cette » raiſon, contre le décret d'accuſation dont il s'agit; » je dis NON. Je penſe qu'il y auroit plutôt lieu à com- » mettre des médecins pour examiner ſi l'accuſé, ainſi » que beaucoup d'autres parmi nous, que je nomme- » rois, n'eſt pas réellement atteint de folie, de frénéſie, » comme je les en ſoupçonne depuis long-temps; & ce » feroit là le vrai moyen légal de les écarter, pour quel- » que temps au moins, avec juſtice & ſans violence, des » affaires publiques, ſi leur préſence, ſi leur influence » eſt jugée nuiſible par la Convention (1) «.

Toujours le même, ce que je diſois alors je le répète

(1) Voyez, à ce ſujet, mon opinion que j'ai déjà pluſieurs fois citée, inſérée dans le Mercure univerſel, octobre ou commencement de novembre 1792.

aujourd'hui, ſans acception de parti, de perſonnes, de circonſtances. Je dis, je répéte que la concorde, la diſcuſſion des principes, la perſuaſion & la confiance, ſont l'ame du gouvernement républicain, les ſeuls moyens efficaces pour le conſolider, la puiſſance même la plus ſûre & la plus utile des révolutions.

Mais, en vain j'aurois voulu donner tout mon ſang pour rappeler la paix, la bienfaiſante humanité dans les cœurs; en ce moment-ci même je ſuis atterré du nouveau coup qui vient de frapper la République (14 juillet); un nouvel aſſaſſinat dans la perſonne d'un repréſentant du peuple!.... un aſſaſſinat!.... ma langue eſt ſuſpendue, ma plume ne peut écrire! & celui qui en tombe victime, eſt accuſé d'avoir fait l'apologie, d'avoir juſtifié le fanatiſme le plus atroce, celui du 2 ſeptembre; d'avoir cent fois écrit ou parlé de manière à faire naître de nouvelles ſcènes de carnage! O nature! ô providence! ô juſtice éternelle! malgré tes lois, qui ſans ceſſe, à chaque faute, nous avertiſſent & nous chatient, quel aveuglement conduit donc, dans tous les temps les hommes? C'eſt au nom de la liberté, c'eſt avec un dévouement héroïque qu'on prétend la ſervir par de ſemblables moyens, & que tour-à-tour on ſe précipite dans un abyme de maux qu'il eſt impoſſible de ſonder.

J'avançois dans l'expoſition des ſentimens d'un cœur pur & des penſées d'une ame tranquille; je me flattois

d'être entendu de tous les partis, & qu'ils me feconderoient tous à la fin dans mes bonnes intentions. Dois-je renoncer à la lueur d'efpérance qui m'éclairoit, en voyant la frénéfie s'emparer de toutes les têtes, & les partis les plus violens les feuls écoutés (1).

Je continuerai néanmoins; je ne cefferai de crier à la République : » Tu es tout; les individus ne font rien : » réunie fous l'étendart de la conftitution républicaine » qu'on te préfente, oppofe dans ce moment, par ton » union, une maffe invincible à tes ennemis. Le bon ef-

---

(1) Des circonftances ont retardé l'impreffion de cet écrit. Je me trouve déja au 2 doût, & chaque jour la fcène change. La lettre trouvée dans un porte-feuille anglois & les notes écrites écrites de ce porte-feuille, que l'on a lues dans la féance de la Convention d'aujourd'hui, furpaffent tout ce que je pouvois concevoir & prouvent l'étendue des efforts que l'on fait contre nous. Mais la partie de ces efforts qui n'y eft pas expliquée & qui entre certainement dans la tactique de nos ennemis, c'eft celle qui a pour objet de nous divifer, en attifant les partis contraires. Je fuis fi perfuadé de la facilité que nos paffions ont donnée pour cela à nos ennemis, comme je l'ai expliqué d'une manière palpable, dans mon écrit cité plus haut & publié au milieu d'avril, que j'ai douté un moment fi cette lettre, ce porte-feuille, ne feroient pas feulement une fimple trame ponr pouffer au dernier point nos foupçons les uns contre les autres & nos fureurs. Ciel! calme les cœurs, éclaire les efprits; fais tomber la tête des vrais coupables, des véritables traîtres; mais protège l'innocence: fais-la triompher!!!!

» prit, la véritable fraternité, chassant le mauvais génie
» qui nous divise & prévalant entre les citoyens,
» suffiront pour arrêter tout égarement du zèle, tout ex-
» cès des passions ou des folies auxquelles la foiblesse de
» l'humanité assujettit les hommes. Elles prennent sans
» doute trop souvent le masque du patriotisme ; mais
» c'est un mal contre lequel la corruption de l'ancien
» régime nous a laissé absolument sans remède. Et vous,
» citoyens, quelle que soit votre opinion, écoutez-moi :
» nous ne pouvons nous guérir de cette maladie politi-
» que, que par le temps, beaucoup de patience à nous
» tolérer les uns les autres & le régime républicain,
» aidé de l'organisation de la morale & de l'instruction
» publiques, par laquelle seule les esprits ardens devoient
» opérer le triomphe de la vérité. Ayons toujours fixé
» devant les yeux ce terme de nos peines ; supportons-
» les avec courage, dans quelque opinion que nous
» soyons jettés ; cherchons à adoucir nos maux ; mais ne
» nous divisons pas : aimons-nous véritablement les uns
» les autres, éclairons-nous mutuellement, discutons sans
» nous injurier, sans nous calomnier, sans nous piller,
» sans nous battre, sans nous assassiner ; que notre force,
» notre audace, notre courage ne tournent point contre
» nous mêmes, que ces vertus soient réservées pour la
» ruine de nos véritables ennemis ».

Si l'on réfléchit un peu sur soi-même, sur le passé, le présent & ce qui nous menace dans l'avenir, qui ne sentira

pas le même besoin que moi, d'étouffer, à quelque prix que ce soit, les flammes de la guerre civile ou de combattre les langueurs d'un découragement à redouter, de rallier pour cela tous les esprits, les cœurs, les intérêts à la Constitution, comme à un fanal également apperçu de tous les points, & de provoquer à cette occasion une réconciliation auguste & générale qui étouffe les semences de discorde, maintenant répandues avec une profusion désastreuse dans toute la République.

La justice exige cette mesure, les principes la réclament : l'acceptation d'une nouvelle Constitution doit porter avec elle l'oubli général & réciproque de tous les reproches, de tous les délits dont les divers partis, qui ne manquent jamais de naître pendant la confection d'un pareil ouvrage, peuvent s'accuser mutuellement. L'époque où une nation se régénère, où elle se donne des loix constitutionnelles essentiellement différentes de celles qui la régissoient auparavant, est celle d'un tel brisement des intérêts & des opinions, que des anciens législateurs que nous connoissons, Lycurgue eut un œil crevé dans un mouvement populaire, & aucun ne put rester dans son pays après avoir établi les loix qu'il avoit été chargé de lui donner. Notre révolution nous fait pleinement comprendre ce point intéressant de l'histoire ; elle l'explique parfaitement.

Législateurs modernes, plus heureux, nous pouvons,

par le nombre, résister au choc de ce brisement & jouir nous-mêmes de notre ouvrage; mais il faut que nous soyons d'accord; il faut que nous nous respections nous-mêmes; il ne faut pas que nos propres mains nous déchirent; que l'une ébranle ce que l'autre a construit.

Il ne manque donc à notre Constitution qu'un dernier article pour qu'elle s'établisse & se soutienne en paix : si les législateurs l'oublioient, ce seroit à la nation entière de le demander; car c'est pour elle, nul de ceux qui sont à même d'en juger, ne peut intérieurement en douter; c'est pour elle que chaque parti a prétendu combattre. Cet article doit donc être consacré à faire rendre graces aux Dieux de nous avoir donné une Constitution républicaine, à faire oublier les querelles, les reproches & les accusations que les partis qui l'ont précédée ont pu se faire & à réunir tous les citoyens. Eh! en effet; que produiroieut maintenant des actes de férocité, sinon, le délire de la mort!

Citoyens insensés, qui que vous soyez, quelque parti, quelque opinion qui vous possède & vous tourmente, reconnoissez donc enfin le royalisme & l'aristocratie derrière la fureur qui vous agite : lisez sur le front des ennemis de la liberté leurs espérances, leur contentement de voir les enfans de la liberté, comme ceux de Cadmus, s'entre-déchirer & porter eux-mêmes à leur mère, à peine assise sur son piédesta, les coups les plus terribles. QUI SONT VOS EXILÉS, QUELS SONT VOS PROSCRITS? Ne semble-

t-il pas que la liſte des perſécuteurs & des perſécutés, ſoit comme dictée depuis un an à Coblentz & qu'elle ait été ſanctionnée à Vienne & à Londres, avant que vous l'euſſiez ſi religieuſement décrétée ? Complaiſance inconcevable pour les deſirs les plus chers & les inſpirations les plus ſecrètes & les plus adroites de nos cruels & perfides ennemis ! Si vous ne revenez de votre erreur, elle va précipiter la République vers le penchant de ſa ruine. De même que le crime perd tout individu qui livre ſon cœur à ſes horribles ſugeſtions ; les nations ſe perdent tout auſſi inévitablement, par les injuſtices, les ingratitudes éclatantes qu'elles n'empêchent pas ou qu'elles partagent : & qui peut ici ne pas friſſonner d'effroi, après les malheurs que nous déplorons tous !

Mais vous êtes de bonne-foi, dites-vous, le otiſm patrie le plus pur fait palpiter vos cœurs ; il gonfle ſeul vos veines ; il porte la flamme dans vos yeux ; il allume vos ſaintes colères ; il tonne par vos voix ! Citoyens, vous l'avouez vous mêmes : *ils vous outragèrent ; vous êtes partie contre eux ;* la nation ſeule peut vous venger ; elle ſeule peut les acquitter. Honorez-vous donc au péril de vous-mêmes ; gardez-vous d'une lâcheté, ſi ce que je ſuis loin de croire, il étoit poſſible de vous en ſuppoſer capables.

La République eſt-elle ſauvée de toute agitation, ayez le courage d'abjurer tout droit ſur la perſonne de vos adverſaires ! La République eſt-elle encore en proie aux

diſſentions les plus funeſtes ? craignez d'accroître l'incendie que nous devons travailler, que nous parviendrons à éteindre. Mais comment prétexteroit-on le fédéral.ſme, quand la République ſe rallie évidemment toute entière à la Conſtitution qui lui eſt heureuſement offerte ? Comment vous-mêmes, puiſque vous deſirez ſincérement l'accord & la réunion, refuſeriez vous d'y concourir parce qu'il y a de plus efficace pour les aſſurer? Donnez un graud exemple, un exemple qui vous honore à jamais, en dépoſant pour la paix avec vos frères, tout amour-propre, tout reſſentiment ! Du reſſentiment, pourroit-il vous en reſter? Si la patrie eſt libre, ſi nous pouvons la ſauver, ſi pour cela notre union, notre accord ſont néceſſaires !

Jamais il ne fut plus utile & rien ne convient mieux aux circonſtances où nous ſommes, que de rappeler nos concitoyens, nos frères, à eux-mêmes, à leurs véritables rapports entre eux, aux principes & aux maximes de la véritable fraternité, de la morale univerſelle.

Mais qui peut aujourd'hui le faire avec quelque ſuccès, ſi la Convention elle-même ne l'entreprend? Elle ſeule peut ſe faire écouter : en avouant ce qu'il y a eu d'irrégulier dans des meſures dont le réſultat eſt utile, en faiſant un *grand aveu* des cauſes malheureuſes, d'abord imperceptibles, puis mal connues & dès le commencement envénimées, continuellement attiſées par nos ennemis, des diviſions qui troublent la République, la Convention peut ſeule arrêter l'incendie allumé par ſes querelles inteſtines.

S'il fut jamais d'exemple de modération sublime, ce seroit sans doute celui que donneroit, non pas un seul individu, non pas un conquérant victorieux, mais une assemblée nombreuse entière, avouant unanimement à l'univers ses fautes; marquant elle-même les écueils où a échoué sa propre sagesse; bravant pour chacun de ses membres, dans sa bonne-foi & sa sincérité, le jugement d'une nation magnanime; se dépouillant de toutes les passions de l'humanité, & faisant, pour la patrie, cet effort, au milieu même des adhésions qui lui arrivent de tous les départemens, & quand une opposition redoutable, comprimée, devoit au contraire précipiter les chocs les plus violens.

Eh bien, législateurs qui serez à jemais célèbres, c'est cet exemple mémorable que je vous propose une seconde fois, de donner à vos concitoyens & à la postérité, qu'il édifiera, à l'Europe, à l'univers qui vous contemplent. Vous en sentez l'utilité, la nécessité même. Il n'est point de moyen plus prompt & plus sûr de rétablir en notre faveur, l'opinion publique chez les nations étrangères. Tant d'événemens & de passions, travestis par le mensonge, ont malheureusement concouru à la diriger contre nous! Profitez donc de tout ce qui peut rendre cet acte de modération & de générosité encore plus solemnel.

Que le 10 août soit à jamais un jour célèbre, un jubilé fraternel, une époque de réconciliation générale

& solemnelle de tous les hommes francs, de tous les républicains. Mais célébrez celui qui se prépare par un concours de choses & de sentimens, formidable à nos ennemis ; par l'exemple que vous donnerez à toute la république, des vertus les plus difficiles à pratiquer, & pourtant les plus nécessaires pour fondre solidement la liberté dans de nouvelles institutions sociales ; je veux dire, l'oubli des injures, la clémence dans le triomphe, la modération dans le succès (1). Consacrez ce même

(1) Les jeux Olympiques étoient en Grèce une espèce d'institution semblable à celle que je demande pour le 10 août. Ils s'ouvroient par une trève universelle de toutes les querelles, un oubli total des disputes passées, une purification entière. En présence de toute la Grèce, l'ennemi embrassoit son ennemi, & sans déshonneur, il ne leur étoit pas permis de se haïr. Les *Hellanodiques* ou présidens de ces jeux étoient les médiateurs & les arbitres de tous les différens entre les villes, les gouvernans & les gouvernés.

Que Paris soit pour la République une autre *Elis*; qu'il soit, pour la France, ce qu'étoit, pour la Grèce, cette ville *sainte*, la ville des lumières. Quand les institutions fraternelles & sociales qu'ils y célébroient étoient souillées par la présence des rois ou par l'hypocrisie des ambitieux, les anciens sages recomposoient ces institutions sous des formes nouvelles.

Que les jeux du champ de Mars à célébrer le 10 août, ne sont-ils déja organisés pour la fête de la fraternité! Ce grand peuple. si bon, si généreux, qui couvre la France, & dont la souveraineté est encore si engourdie, n'auroit pas long-temps à gémir sur des troubles intestins, si on l'avoit au moins préparé par l'institution

jour une déclaration des devoirs de l'homme, des principes & maximes de la morale univerſelle ; proclamez-là avec ſolemnité & établiſſez auſſitôt un ſyſtême de cenſure publique & d'encouragement des bonnes mœurs, des mœurs républicaines. Confiez alors à ſes tribunaux une loi pour défendre de parler même des cauſes de nos diſſentions actuelles, que vous porterez pour tous les citoyens, mais particuliérement pour les fonctionnaires publics.

ſi naturelle, ſi connue chez tous les peuples libres anciens, des *dizaines*, *centaines* & *mille*. Elle eût organiſé ſa maſſe, & la véritable fraternité règneroit.

Il n'y a qu'un moyen ſincère de prouver aux hommes de bonne foi, qu'on deſire établir la République ; c'eſt de former des républicains avec le même zèle au moins qu'on porte vers des objets ſecondaires, qui, ſans celui-là, ſont parfaitement inutiles pour la liberté. *FORMEZ DONC DES RÉPUBLICAINS, ET VOUS AUREZ TOUT !*

Gilbert Weſt, un des traducteurs de Pindare, a laiſſé aux Anglois des recherches infiniment précieuſes pour indiquer la manière dont la Grèce ſolenniſoit ſes jeux fraternels. Imitons d'abord ces jeux, dans ce qu'ils ont de plus noble & de plus néceſſaire au régime républicain ; montrons, avec un grand éclat, à l'Europe étonnée, qui en ſera abattue, la différence des mouvemens de la liberté & de ceux de la tyrannie. La reconciliation de tous les vrais amis de la première & des véritables ennemis de celle-ci, cette réconciliation produite par la fraternité, n'a rien de comparable avec des tranſactions dictées par l'intérêt à des partis uniquement liés par l'ambition ; & elle ſera le ſignal des victoires dont la Répuqlique a plus que jamais beſoin pour ſe ſauver.

C'eſt ainſi que ſans meſures extraordinaires, funeſtes à vous-mêmes & à la république, au moment que vous donnerez l'exemple d'une modération qui ne peut manquer de changer les cœurs & le mouvement des eſprits, vous imposerez à jamais ſilence aux paſſions particulières qui voudroient encore ſe montrer. C'eſt ainſi que vous arrêterez les vrais agitateurs, que vous leur ôterez tout prétexte : c'eſt ainſi que vous guiderez le zèle des bons citoyens, & que vous écarterez du gouvernail du vaiſſeau de l'état, ceux qui ne porteroient que le trouble & le déſordre dans ſes manœuvres.

TABLE.